



uOttawa

L'Université canadienne  
Canada's university

**FACULTÉ DES ÉTUDES SUPÉRIEURES  
ET POSTDOCTORALES**



**FACULTY OF GRADUATE AND  
POSTDOCTORAL STUDIES**

**Martin Carle**

-----  
AUTEUR DE LA THÈSE / AUTHOR OF THESIS

**M.A. (sociologie)**

-----  
GRADE / DEGREE

**Faculté des sciences sociales**

-----  
FACULTÉ, ÉCOLE, DÉPARTEMENT / FACULTY, SCHOOL, DEPARTMENT

**Étude sur la sociologie de Jean-Charles Falardeau**

TITRE DE LA THÈSE / TITLE OF THESIS

**Robert Leroux**

-----  
DIRECTEUR (DIRECTRICE) DE LA THÈSE / THESIS SUPERVISOR

-----  
CO-DIRECTEUR (CO-DIRECTRICE) DE LA THÈSE / THESIS CO-SUPERVISOR

**Leslie Laczko**

**André Tremblay**

**Gary W. Slater**

-----  
Le Doyen de la Faculté des études supérieures et postdoctorales / Dean of the Faculty of Graduate and Postdoctoral Studies

# Étude sur la sociologie de Jean-Charles Falardeau

Par  
Martin Carle  
# 3061420

Thèse de maîtrise présentée à  
la Faculté des études supérieures  
et postdoctorales de  
l'Université d'Ottawa,  
pour l'obtention du grade de  
maîtrise ès arts en sociologie



uOttawa

L'Université canadienne  
Canada's university

Université d'Ottawa  
le 06 janvier 2010

©Martin Carle, Ottawa, Canada, 2010



Library and Archives  
Canada

Published Heritage  
Branch

395 Wellington Street  
Ottawa ON K1A 0N4  
Canada

Bibliothèque et  
Archives Canada

Direction du  
Patrimoine de l'édition

395, rue Wellington  
Ottawa ON K1A 0N4  
Canada

*Your file* *Votre référence*  
ISBN: 978-0-494-65477-4  
*Our file* *Notre référence*  
ISBN: 978-0-494-65477-4

**NOTICE:**

The author has granted a non-exclusive license allowing Library and Archives Canada to reproduce, publish, archive, preserve, conserve, communicate to the public by telecommunication or on the Internet, loan, distribute and sell theses worldwide, for commercial or non-commercial purposes, in microform, paper, electronic and/or any other formats.

The author retains copyright ownership and moral rights in this thesis. Neither the thesis nor substantial extracts from it may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

---

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms may have been removed from this thesis.

While these forms may be included in the document page count, their removal does not represent any loss of content from the thesis.

**AVIS:**

L'auteur a accordé une licence non exclusive permettant à la Bibliothèque et Archives Canada de reproduire, publier, archiver, sauvegarder, conserver, transmettre au public par télécommunication ou par l'Internet, prêter, distribuer et vendre des thèses partout dans le monde, à des fins commerciales ou autres, sur support microforme, papier, électronique et/ou autres formats.

L'auteur conserve la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent cette thèse. Ni la thèse ni des extraits substantiels de celle-ci ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans son autorisation.

---

Conformément à la loi canadienne sur la protection de la vie privée, quelques formulaires secondaires ont été enlevés de cette thèse.

Bien que ces formulaires aient inclus dans la pagination, il n'y aura aucun contenu manquant.

  
**Canada**

À mes parents Nicole et René :  
mes principales sources de motivation.

À ma fiancée Roxanne :  
ma source d'inspiration première.

## Remerciements

Je profite de l'occasion pour remercier cordialement tous les professeurs que j'ai pu rencontrer jusqu'ici dans le cadre de mon parcours universitaire, tant au niveau du baccalauréat qu'au niveau de la maîtrise. Je les remercie d'avoir si gentiment accepté de partager leur savoir. Je remercie également mon directeur de thèse, Monsieur Robert Leroux, pour le merveilleux encadrement qu'il a su m'offrir, pour ses conseils toujours méticuleux et son savoir toujours situé bien au-delà de mes attentes. Il a su me transmettre la passion pour la recherche approfondie et le goût de la rigueur. Je remercie aussi sincèrement mes évaluateurs de thèse, Messieurs André Tremblay et Leslie Laczko pour avoir accepté de lire avec attention mon ouvrage. Leurs conseils et leurs recommandations furent tout simplement indispensables. Un merci spécial à mes parents pour la chance qu'ils ont su m'offrir et tous les sacrifices qu'ils ont su faire pour leur fils. Sans eux, je ne serais probablement pas en train d'écrire ces mots. Finalement, un gros merci à ma fiancée Roxanne pour ses constants encouragements. Je me rappellerai toujours ces longues soirées d'écriture alors que son appui me fut nécessaire.

## **Résumé**

Cette thèse se propose d'étudier les principales articulations de la sociologie de Jean-Charles Falardeau. Elle traite d'abord de faits d'ordre morphologiques telles l'écologie sociale, les structures sociales, la famille, les classes sociales, la paroisse et les recherches sociographiques ; elle se consacre ensuite aux faits de nature physiologique tels les idées sociales du XIXe siècle, la littérature et la société canadiennes-françaises, notre société et son roman et l'imaginaire social et la littérature. En nous attardant aux principaux enjeux et débats ayant animé Falardeau au cours de sa carrière et à la lecture de sa correspondance, nous dégagerons sa contribution à l'essor de la sociologie québécoise.



*Nous sommes d'une époque où l'estime pour les maîtres ne signifie plus l'imitation des maîtres et où la fidélité à une mission intellectuelle exige l'autonomie et l'innovation. Ni cette autonomie ni cette innovation ne doivent cependant exclure le respect et l'admiration pour ceux qui nous ont précédés.*

Jean-Charles Falardeau, 1968.

## Table des matières

Remerciements.....	p. 3
Résumé.....	p. 4
1. Introduction .....	p. 7
2. Notice biographique .....	p. 12
3. Les sources d'influence .....	p. 17
3.1. Léon Gérin et la méthode monographique .....	p. 17
3.2. Le Père Georges-Henri Lévesque et l'engagement social .....	p. 22
3.3. Everett-C. Hughes et l'École de Chicago .....	p. 25
3.4. L'école durkheimienne .....	p. 28
4. Les dispositions d'une œuvre .....	p. 30
4.1. Morphologie sociale .....	p. 35
4.1.1. Structures écologiques .....	p. 38
4.1.2. Structures sociales .....	p. 39
4.1.3. La famille .....	p. 41
4.1.4. Les classes sociales .....	p. 43
4.1.5. La paroisse .....	p. 45
4.1.6. Recherches sociographiques .....	p. 50
4.2. Enjeux et débats .....	p. 52
4.2.1. La grève de l'amiante .....	p. 53
4.2.2. Les universités .....	p. 55
4.2.3. La dualité canadienne .....	p. 59
4.3. Physiologie sociale .....	p. 63
4.3.1. Les idées sociales du XIXe siècle .....	p. 65
4.3.2. Littérature et société canadiennes-françaises .....	p. 69
4.3.3. Notre société et son roman .....	p. 73
4.3.4. Imaginaire social et littérature .....	p. 82
5. Une correspondance comme véhicule d'expression .....	p. 85
5.1. Lettre à mes étudiants .....	p. 87
5.2. Lettre à un ami français .....	p. 89
6. En guise de conclusion : L'héritage intellectuel de Falardeau .....	p. 91
7. Bibliographie .....	p. 97
8. Filmographie .....	p. 106

## 1. Introduction

Pourquoi avoir choisi de travailler sur la sociologie de Jean-Charles Falardeau plutôt que sur n'importe quel autre intellectuel québécois? D'un point de vue méthodologique, il est important de mentionner, qu'à la base, mes sources d'inspirations furent duales. D'un côté, j'avoue que depuis le tout début de mes études universitaires, je me suis intéressé à la sociologie québécoise et plus particulièrement aux plus imminents penseurs de la sociologie au Québec. J'ai donc eu la chance de lire un nombre considérable d'essais de différents sociologues québécois dont ceux de Marcel Rioux, Fernand Dumont et Guy Rocher. D'un autre côté, ayant toujours été attiré par l'histoire de la sociologie, je porte, encore aujourd'hui, beaucoup d'intérêt aux débuts de la sociologie au Québec et à ses tous premiers praticiens. Lorsque venu le temps de choisir mon sujet de recherche, mon directeur de thèse m'a proposé un ensemble intéressant de personnages ayant marqués, à leur façon, la sociologie québécoise. J'ai donc entrepris une démarche d'exploration en lisant quelques ouvrages, ici et là, sur chacun des personnages m'ayant été proposé. Suite à ma critique et ma sélection de documents, mon choix s'arrêta finalement sur Jean-Charles Falardeau. Ce dernier m'est immédiatement apparu comme l'une importante figure de la sociologie au Québec que l'on avait rapidement oubliée. Mes lectures m'ont donné l'impression que son œuvre fut ombragée par celle de Fernand Dumont. Mon choix était donc fait, la littérature portant sur mon sujet de recherche était abondante et accessible et le projet m'apparaissait faisable. Il ne me restait qu'à préciser mon problème de recherche. Mon exploration antérieure de la littérature écrite par différents sociologues québécois, m'avait fait réaliser jusqu'à quel point, les idées et propos de certains d'entre eux, étaient dirigés par une sorte d'obsession

nationaliste ou, pire encore, par une obsédante doctrine religieuse. Est-ce que la pensée de Jean-Charles Falardeau s'insérerait, elle aussi, dans un tel sectarisme? Ou, au contraire, faisait-elle preuve d'une plus grande liberté de pensée? J'espérais que la présente recherche serait en mesure de répondre à cette problématique générale. D'ailleurs, peu d'ouvrages ont été réservés à cet intellectuel québécois.

Cependant, Jean-Charles Falardeau est une figure importante, bien que parfois méconnue, de l'histoire de la sociologie au Québec. Professeur de sociologie à l'Université Laval pendant plus d'une quarantaine d'années, il a été l'un des premiers à s'intéresser aux problèmes sociaux du Québec d'un point de vue sociologique. En parlant respectivement de Léon Gérin et de Jean-Charles Falardeau, le Père Georges-Henri Lévesque disait que «dans l'histoire canadienne-française de la sociologie, voilà les deux premiers noms à retenir. Si l'un a ouvert la voie, l'autre en a posé les balises. Gérin fut le premier à en écrire. Falardeau le premier à l'enseigner.<sup>1</sup>» À la lumière de ce commentaire, il est surprenant de constater que très peu d'ouvrages ont été consacrés à l'œuvre sociologique de Falardeau, à l'exception d'un ouvrage collectif publié sous la direction de Fernand Dumont et Yves Martin<sup>2</sup>.

Marcel Fournier est l'un des premiers à s'être intéressé de prêt à l'œuvre de Jean-Charles Falardeau<sup>3</sup>. Il réserve même, au sein d'un de ses ouvrages<sup>4</sup>, un chapitre entier au

---

<sup>1</sup> LANGLOIS, Simon et Jean-Charles FALARDEAU, « Critique social et critique littéraire », tiré de « Jean-Charles Falardeau, 1914-1989 », se référant au Père Georges-Henri Lévesque, o. p., *Recherches sociographiques*, vol. 30, no. 1, 1989, p. 1.

<sup>2</sup> DUMONT, Fernand et Yves MARTIN (dir.), *Imaginaire social et représentations collectives : Mélanges offerts à Jean-Charles Falardeau*, Laval, Les Presses de l'Université Laval, 1982, 441 pages.

<sup>3</sup> Voir les ouvrages suivants : FOURNIER, Marcel, « Jean-Charles Falardeau (1914-1989), sociologue et universitaire », *Sociologie et sociétés*, vol. 21, no 1, avril 1989, pp. 205-207; FOURNIER, Marcel, « Les sciences sociales et les institutions. En hommage à Jean-Charles Falardeau », in LEMIEUX, Vincent, *Les institutions québécoises : leur rôle, leur avenir*, Colloque du 50e anniversaire de la Faculté des sciences sociales de l'Université Laval, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1990, pp. 297-312.

sociologue de Laval. Il intitula ce chapitre : *Jean-Charles Falardeau, un intellectuel à la rencontre de deux mondes*. Fournier porte d'abord attention, dans le travail de Falardeau, sur l'aspect structural des sociétés, pour ensuite progressivement s'acheminer vers la littérature et les représentations collectives. Dans le monde universitaire, le travail de Falardeau fut considéré comme rigoureux et surtout très appliqué. «Volonté d'objectivité, souci des nuances, franchise de l'expression et netteté de la pensée caractérisent les écrits de Jean-Charles Falardeau, qui témoignent à la fois d'un zèle réformiste et de préoccupations spirituelles.<sup>5</sup>»

Bien entendu, d'autres auteurs<sup>6</sup> ont abordé l'œuvre de Falardeau, dans un article ou encore un chapitre de livre, mais sans toutefois aborder sa production intellectuelle dans son entièreté. De plus, des thèses de maîtrise<sup>7</sup> ainsi qu'une thèse de doctorat<sup>8</sup> ont

<sup>4</sup> FOURNIER, Marcel, *«L'entrée dans la modernité. Science, culture et société au Québec»*, Montréal, Saint-Martin, 1986, 239 pages.

<sup>5</sup> FALARDEAU, Jean-Charles et Pierre DE GRANDPRÉ «Jean-Charles Falardeau» tiré de MARCEL, Jean, Jean-Charles FALARDEAU, Pierre DE GRANDPRÉ et Michel BROCHU, «L'essai, de 1945 à nos jours» in DE GRANDPRÉ, Pierre (dir.), *«Histoire de la littérature française du Québec»* Tome IV, Montréal, Librairie Beauchemin Limitée, 1969, p. 319.

<sup>6</sup> Voir les ouvrages suivants : WARREN, Jean-Philippe, *«L'engagement sociologique : La tradition sociologique du Québec francophone (1886-1955)»*, Montréal, Boréal, 2003, 447 pages. Dans cet ouvrage, Warren trace un portrait, assez incomplet toutefois, de l'histoire de la sociologie au Québec en partant de Léon Gérin jusqu'à Jean-Charles Falardeau, en passant par bien d'autres noms tels Édouard Montpetit et Esdras Minville; GAGNÉ, Gilles et Jean-Philippe WARREN (choix de textes et présentation par), *Sociologie et valeurs : quatorze penseurs québécois du Xxe siècle*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2003, 393 pages. Au chapitre six de ce livre, les auteurs proposent une courte notice biographique de Falardeau et traitent en général de son œuvre, en plus d'y insérer l'article *«Qu'est-ce que la sociologie?»* de Falardeau.

<sup>7</sup> Voir les thèses de maîtrise suivantes : ROBERGE, Vincent, *«L'imaginaire populaire et les écrivains-conteurs du dix-neuvième siècle. Étude comparative du conte québécois et du conte breton»*, Québec, Université Laval, 1998, 94 pages; BERNATCHEZ, Marie-Claude, *«Flamme, suivi de l'analyse sociologique de six romans québécois»*, Québec, université Laval, 1993, 124 pages; LAPOINTE, Nathalie, *«La progression de l'héroïne balzacienne à travers le cycle Vautrin»*, Québec, Université Laval, 1990, 94 pages.

<sup>8</sup> Voir la thèse de doctorat suivante : WARREN, Jean-Philippe, *«La tradition sociologique québécoise francophone (1886-1955) : Jalons pour une sociologie de la connaissance»*, Montréal, Université de Montréal, 2002, 684 pages.

emprunté certaines facettes du travail de Falardeau. Ces études s'inspirent des concepts en sociologie de la littérature ayant été proposé par le sociologue, afin de faire l'analyse de romans particuliers, où encore, s'intéressent à l'émergence de la sociologie «personnaliste» au Québec, en abordant, entre autres, les idées de Georges-Henri Lévesque et celles de Jean-Charles Falardeau. Cependant, même si ces ouvrages s'avèrent très instructifs, ils ne portent pas directement sur la sociologie de Falardeau. Il en est de même pour certaines rubriques encyclopédiques et pour quelques éditoriaux parus dans certains quotidiens.

La présente étude, on l'aura deviné, cherche donc à combler cette lacune en étudiant les principales articulations de la sociologie de Jean-Charles Falardeau. Cette invitation à approfondir nos connaissances sur cet intellectuel québécois et sa contribution a donc comme but d'élucider quelles étaient les intentions derrière l'œuvre laissée par Falardeau. Afin d'y parvenir, la présente recherche débutera par parcourir brièvement des faits de nature biographique. Ensuite, celle-ci se tournera vers les principaux personnages ayant influencé, de façon importante ou dans une moindre mesure, la démarche intellectuelle de Falardeau. Seront ainsi respectivement appréhendé, les influences de Léon Gérin, du Père Georges-Henri Lévesque, d'Everett-C. Hughes et d'Émile Durkheim. De plus, elle abordera les dispositions de l'œuvre laissée en héritage par celui-ci. Dispositions qui, de façon succincte, nous nous en apercevrons, traitent d'abord de faits d'ordre morphologiques telles les structures écologiques, les structures sociales, la famille, les classes sociales, la paroisse et les recherches sociographiques, et qui ensuite, se penchent plutôt sur des faits de nature physiologique tels les idées sociales du XIXe siècle, la littérature et la société canadiennes-françaises, notre société et son

roman et l'imaginaire social et la littérature. Un noyau de connaissances, qui sera séparé, le temps de quelques pages, par l'entremise d'une présentation de quelques enjeux et débats qui ont interpellé le sociologue de Laval. Seront ainsi abordés, des sujets d'envergure, comme la grève de l'amiante, le rôle des universités et la dualité canadienne que forment Anglais et Français. Ensuite, cette étude poussera encore plus en profondeur ses recherches, afin de découvrir les intentions de Falardeau à travers sa correspondance. En guise de conclusion, on s'intéressera à l'héritage intellectuel de notre auteur.

Marcel Fournier disait que dans le regard de Falardeau « pointait parfois une certaine tristesse, peut-être de l'amertume: il avait consacré avec passion sa vie à un métier et à une œuvre sans obtenir des milieux intellectuels et universitaires toute la reconnaissance qu'il méritait. Sans le dire, Falardeau voulait que l'on fasse pour lui ce qu'il avait fait pour Léon Gérin: maintenir sa mémoire vivante.<sup>9</sup>» L'intention de notre travail se retrouve en quelque sorte dans cette remarque.

Pour mener à terme la présente étude, une analyse de contenu fut effectuée. Pour le sociologue Maurice Angers, «d'analyse de contenu est simplement une façon plus poussée et plus rigoureuse de saisir le sens d'un document, peu importe sa forme.»<sup>10</sup> J'ai donc lu tous les livres et les livres écrits en collaboration de Falardeau, en plus d'avoir lu la majorité (près de 120) des articles scientifiques ayant été écrits par celui-ci. J'ai également mis la main sur quelques ouvrages, des enregistrements vidéo entre autres, traitant de Falardeau en tant que tel. Mais ceux-ci étaient plutôt rares.

---

<sup>9</sup> FOURNIER, Marcel, «Jean-Charles Falardeau (1914-1989), sociologue et universitaire», *op. cit.*, p. 206.

<sup>10</sup> ANGERS, Maurice, «Initiation pratique à la méthodologie des sciences humaines 3<sup>e</sup> édition», Anjou, Les Éditions CEC inc., 2000, p. 70.

## 2. Notice biographique

Jean-Charles Falardeau est né dans la ville de Québec le 19 juin 1914 d'une famille d'agriculteurs. En 1927, il entre au Collège Sainte-Marie et plus tard il s'inscrit au Collège Jean-de-Brébeuf de Montréal, pour y entreprendre ses études secondaires classiques. De retour dans sa ville natale en 1935, il s'inscrit au baccalauréat en sciences sociales à l'Université Laval. Cependant, ses parents lui conseillent alors de faire des études en droit. Falardeau prend donc la décision, un peu malgré lui, d'entreprendre des études en droit et en philosophie à l'Université Laval où il fait la rencontre du Père Georges-Henri Lévesque et de Charles de Koninck. « Il aura été mon premier maître véritable, affirme-t-il en parlant de ce dernier, en me donnant le sens de la philosophie comme recherche. Je lui dois la révélation de la dialectique, le goût de la rigueur [...]»<sup>11</sup>

À l'automne 1938, au moment où l'École des sciences sociales, politiques et économiques de l'Université Laval est fondée, Falardeau est l'un des premiers étudiants à s'y inscrire. Il choisit la sociologie malgré les hésitations de son père, un prospère homme d'affaires de Québec. Il va abandonner le droit, au profit de la philosophie et des sciences sociales. « Si donc je tente d'élucider pourquoi j'ai été entraîné vers la sociologie, écrit Falardeau, je dois invoquer comme l'un des motifs dominants, sinon le principal : le besoin de comprendre ce qu'il était en train d'advenir à la société québécoise.<sup>12</sup> » Même si tout au début, les cours de sociologie laissent les élèves sur leur faim et labourent plutôt des matières philosophiques ou morales, des pionniers comme le père Ign. Eschmann, le

---

<sup>11</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, « Itinéraire sociologique » *Recherches sociographiques*, vol. XV, n° 2-3, mai-décembre 1974, p. 219.

<sup>12</sup> Ibid., p. 220.

père Delos, Benoît Brouillette et Lionel Roy, s'efforcent de faire ressortir et d'établir les bases d'une sociologie en s'inspirant de Rousseau, Hobbes, Comte et Durkheim.

Le jeune Falardeau obtient une licence en philosophie et en sciences sociales en 1941. Croyant que la sociologie lui offre des connaissances et des réflexions correspondant à ses inclinations intellectuelles, il décide d'approfondir sa connaissance de cette discipline en allant étudier à l'Université de Chicago. « [...] Le père Lévesque réussit à lui obtenir une bourse d'études complémentaires en sociologie et en anthropologie sociale à l'Université de Chicago (l'Europe étant inaccessible à cause de la guerre).<sup>13</sup>»

Une fois à Chicago, Falardeau fait la connaissance de sociologues importants, tels Louis Wirth, Herbert Blumer et Robert Redfield. Mais la rencontre la plus décisive fut sans doute celle du professeur Everett-C. Hughes, qu'il avait eu l'opportunité de connaître deux ans auparavant, alors que ce dernier était de passage au Québec, dans le but de peaufiner une de ses monographies. Pendant ses deux années à Chicago, Falardeau profite des enseignements de Hughes et de sa capacité d'interprétation des sociétés qu'il observe. Il suit aussi des cours dans lesquels il se familiarise avec les travaux de Weber, Simmel, Mead, Mauss et Thomas. « À Chicago, remarque Falardeau, je me suis imbibé de sociologie. Aucune école de pensée n'y régnait de façon dogmatique. On vivait de sociologie comme d'une poussée vitale.<sup>14</sup>»

De retour au Québec en 1943, Jean-Charles Falardeau se fait offrir une charge de cours à l'École des sciences sociales de l'Université Laval, qui à l'automne de la même

---

<sup>13</sup> GAGNÉ, Gilles et Jean-Philippe WARREN (choix de textes et présentation par), *Sociologie et valeurs : quatorze penseurs québécois du Xxe siècle*, op. cit., p. 163 et 164.

<sup>14</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, « Itinéraire sociologique », op. cit., p. 222.

année, devenait une véritable faculté autonome. Ayant acquis une solide formation en sociologie, Falardeau commence ensuite, non sans peine, à franchir les différentes étapes de la carrière universitaire. En 1946, il passe de chargé de cours à professeur agrégé et ensuite, en 1949, il devient professeur titulaire. Au début, il affirme même avoir donné des cours bénévolement. Pendant ces années, il participe à l'établissement du Centre de recherches sociales de l'Université Laval. Il retourne aussi faire un stage d'une durée de sept mois à Chicago; « au cours duquel il soumit un projet de thèse et subit avec succès les examens écrits du doctorat en sociologie, Monsieur Falardeau était officiellement admis comme candidat au doctorat en sociologie, le 1<sup>er</sup> mars 1949.<sup>15</sup>»

De 1953 à 1961, Falardeau est directeur du département de sociologie de l'Université Laval. Pendant ces neuf années cruciales, il essaie d'implanter les sciences sociales au Québec. Cet effort s'est surtout fait sentir par l'assistance de nouveaux professeurs et anciens étudiants de Falardeau, comme Yves Martin, Marc-Adéland Tremblay, Guy Rocher, Gérald Fortin et bien entendu, à Fernand Dumont. Falardeau écrit, à propos de ce travail collectif: «I have tried to give meaning to the work of my colleagues and to my own perception of Canada. Our Country has always been in quest of its identity. My present effort is added to countless others which have been made, in the past, to reach a clearer view of what we are and why we are what we are.<sup>16</sup>» Dans cette foulée, Falardeau fonde en 1960, la revue *Recherches sociographiques*, en collaboration avec Fernand Dumont. « Ce fut une belle aventure, écrit Dumont, parce que nos professeurs prenaient

---

<sup>15</sup> LÉGARÉ, Claire, *Bibliographie analytique de M. Jean-Charles Falardeau*, précédée d'une biographie, préface du R. P. Gonzalve Poulin, o.f.m., Québec, Université Laval, École de bibliothéconomie, 1953, p. 15.

<sup>16</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, *Roots and values in Canadian lives*, Toronto, University of Toronto Press, in co-operation with Carleton University, Ottawa, 1961, p. 46.

le relais de nos propres rêves. Par-dessus tout, à un moment où ce n'était guère à la mode, le souffle de la liberté intellectuelle répandu en d'interminables entretiens fraternels.<sup>17</sup>»

Mais Jean-Charles Falardeau n'a pas seulement enseigné à l'Université Laval. Il a aussi enseigné dans d'autres universités comme l'Université of Toronto (1948-1949), l'Université de Bordeaux (1949-1950), l'Université d'Aix-en-Provence (1955), l'Université of British Columbia (1957), l'Université de Caen (1968-1971) et l'Université de Paris-Nord (1972-1973)<sup>18</sup>. En 1950, Falardeau est délégué pour L'International Association of University Professors and Lecturers de Florence, pour le Congrès international de l'habitat de l'étudiant de Paris, pour le 9<sup>e</sup> Congrès international des Sociétés historiques de la Sorbonne à Paris également et pour le Congrès international de l'Association Internationale de sociologie de Zurich. En 1952 et 1953, il préside le Conseil canadien de recherche en sciences sociales; en 1956, il est délégué pour l'UNESCO à New Delhi; en 1962, il dirige le conseil provincial des arts; et en 1964 et 1965, il a été à la tête de l'Association canadienne de sciences politiques. À cela s'ajoute le fait d'avoir été gouverneur de l'Office National du Film, vice-président du Conseil canadien du civisme et membre du Comité de recherches sociologiques de l'Association internationale de sociologie.

Si aux yeux de plusieurs, l'œuvre de Jean-Charles Falardeau se dévoile furtivement, elle doit néanmoins être présentée comme une besogne de défricheur. Falardeau est l'auteur de six livres, de six bouquins en collaboration,

---

<sup>17</sup> LANGLOIS, Simon et Jean-Charles FALARDEAU, « Jean-Charles Falardeau, 1914-1989 », *op. cit.*, p. 1.

<sup>18</sup> « Histoire administrative / notice biographique », *Fonds d'archives Jean-Charles Falardeau de l'Université Laval* [en ligne], <http://site.rdaq.qc.ca/ArchivesUniversiteLaval/>, site Internet visité le 12 juin 2008.

d'approximativement cent cinquante articles et brochures et également d'un nombre impressionnant d'études sociologiques, de traductions et de comptes rendus d'ouvrages. En poursuivant le travail de ses précurseurs que furent Léon Gérin et Étienne Parent, Falardeau s'est assuré de consolider la sociologie québécoise. La passion qu'il avait pour la recherche a su lui ouvrir bien des portes et lui faire traverser de nombreux obstacles.

23 ans après avoir acquis sa scolarité de doctorat à Chicago, Falardeau obtient finalement son diplôme de doctorat en sociologie de l'Université Laval. Dans une entrevue avec Michel Côté<sup>19</sup>, Falardeau nous fait cependant comprendre qu'à cette époque, il était courant de voir un professeur d'université enseigner uniquement qu'en possession d'un diplôme de niveau maîtrise. L'on peut s'imaginer que plus les années avançaient, plus la pression était grande pour Falardeau d'officialiser son doctorat. Il soutiendra finalement sa thèse de doctorat en 1972. Celle-ci prendra le titre de *«Problématique d'une sociologie du roman<sup>20</sup>»*. Tout au long de sa carrière, Falardeau acquiert également un doctorat honorifique de l'Université de York, en plus d'obtenir la médaille Innis-Gérin, le prix Esdras-Minville et le prix Léon-Gérin. Il fut également nommé membre de la Société royale du Canada, officier de l'Ordre du Canada, membre de l'Académie canadienne-française et membre de l'Académie de lettres du Québec. Ce n'est alors pas surprenant qu'un beau jour, « Jean-Charles Falardeau fût abordé à la fin de l'un de ses cours par un étudiant qui, intimidé, lui a dit : «C'est très intéressant, M. Falardeau, de discuter avec vous, car nous avons l'impression, ce qui est rare, de parler à

---

<sup>19</sup> Jean-Charles Falardeau I et II, [2 enregistrements vidéo], (1980), réalisé par Michel Côté, avec Jean-Charles Falardeau.

<sup>20</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, *«Problématique d'une sociologie du roman»*, Thèse de doctorat, Québec, Université Laval, 1972, 82 pages.

une institution.»<sup>21</sup> » Jean-Charles Falardeau meurt à Québec le 24 avril 1989 à l'âge de 75 ans.

### 3. Les sources d'influence

#### 3.1. Léon Gérin et la méthode monographique

Falardeau s'est longuement intéressé aux pionniers de la sociologie québécoise. Il aimait les décrire comme les «Don Quichotte» du XIXe siècle. Pour lui, les précurseurs des sciences sociales québécoises étaient François-Xavier Garneau, Étienne Parent, Arthur Buies, Edmond de Nevers, Errol Bouchette, Édouard Montpetit, Lionel Groulx, Marius Barbeau, Esdras Minville et Georges-Henri Lévesque. Afin de leur rendre hommage, Falardeau les évoque rapidement dans un livre intitulé : *L'essor des sciences sociales au Canada français*<sup>22</sup>, en plus d'écrire, tout au long de sa carrière, quelques articles<sup>23</sup> sur certains d'entre eux. Émerge cependant du groupe, une figure ayant grandement influencé Falardeau : il s'agit de Léon Gérin. Falardeau s'est souvent penché sur les écrits de cet auteur. «Je tentai, écrivait-il, à travers la lecture de Léon Gérin, de

<sup>21</sup> FOURNIER, Marcel, « Les sciences sociales et les institutions. En hommage à Jean-Charles Falardeau », *op. cit.*, p. 298 et 299.

<sup>22</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, *«L'essor des sciences sociales au Canada français»*, Québec, Ministère des affaires culturelles, 1964, 65 pages.

<sup>23</sup> À propos de Georges-Henri Lévesque, voir : FALARDEAU, Jean-Charles, «Le T.R.P. Georges-Henri Lévesque et la Faculté des sciences sociales de Québec», *Revue dominicaine*, LXII, 1, janvier-février 1956, pp. 49-52; À propos d'Edmond de Nevers, voir : FALARDEAU, Jean-Charles, « Actualité d'Edmond de Nevers », *Cité libre*, nouvelle série, XI, 25, mars 1960, p. 21 et 30; À propos d'Arthur Buies, voir : FALARDEAU, Jean-Charles, «Arthur Buies, l'anti-zouave», *Cité libre*, nouvelles série, XI, 27, mai 1960, p. 25 et 32; À propos d'Étienne Parent, voir : FALARDEAU, Jean-Charles, «Étienne Parent», *Dictionnaire biographique du Canada*, Québec et Toronto, Presses de l'Université Laval / University of Toronto Press, 1972, pp. 633-641; FALARDEAU, Jean-Charles, «Étienne Parent : patriote, polémiste et prophète», *L'essai québécois*, Archives des lettres canadiennes, VI; FALARDEAU, Jean-Charles, *«Étienne Parent, 1802-1874, biographie, textes et bibliographie»*, Montréal, La Presse, 1975, 340 pages.

connaître ce qu'avait été les traits de notre société traditionnelle.<sup>24</sup>» Pour Falardeau, Gérin fut «the first authentic sociologist in Quebec»<sup>25</sup>. D'ailleurs, à quelques reprises, Falardeau a su rendre hommage à ce précurseur de la sociologie québécoise. Certains articles, comme *Léon Gérin : une introduction à la lecture de son œuvre*<sup>26</sup> ainsi que *Le sens de l'œuvre sociologique de Léon Gérin*<sup>27</sup>, reprennent en détail le travail de Gérin et démontrent toute l'importance de ses recherches. De plus, en collaboration avec Philippe Garigue, Falardeau reprend ces deux articles dans un ouvrage ultérieur de plus grande envergure intitulé : *Léon Gérin et l'Habitant de Saint-Justin*<sup>28</sup>. En 1970, Pierre Savard de l'Institut d'histoire de l'Université Laval caractérise cette lecture de «tonifiante». «Elle repose sur des élucubrations abstraites sur le Québec global, affirme-t-il plus précisément, et rappelle que le 19<sup>e</sup> siècle est encore proche de nous.»<sup>29</sup>

Gérin, qui n'a pourtant jamais été professeur de sociologie, a écrit des ouvrages importants qui ont fait avancer cette discipline. Parmi les plus notables, on y retrouve *Le*

---

<sup>24</sup> FALARDEAU, Jean-Charle, «Lettre à mes étudiants : À l'occasion des vingt ans de la Faculté des sciences sociales de Québec», *Cité libre*, 23, mai 1959, p. 8.

<sup>25</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, «Léon Gérin», *Encyclopedia Canadiana*, Ottawa, The Canadiana Company Limited, 1958, IV, p. 352.

<sup>26</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, «Léon Gérin : une introduction à la lecture de son œuvre», *Recherches sociographiques*, vol. 1, no. 2, avril-juin 1960, pp. 123-160.

<sup>27</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, «Le sens de l'œuvre sociologique de Léon Gérin», *Recherche sociographiques*, vol. 4, no. 3, septembre-décembre 1963, pp. 265-289.

<sup>28</sup> FALARDEAU, Jean-Charles et Philippe, GARIGUE, «*Léon Gérin et l'Habitant de Saint-Justin*», Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1968, 181 pages.

<sup>29</sup> SAVARD, Pierre, «Compte rendu de l'ouvrage recensé suivant : FALARDEAU, Jean-Charles et Philippe GARIGUE, *Léon Gérin et l'habitant de Saint-Justin*, Les Presses de l'Université de Montréal, 1968, 179 pages.», *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, vol. 23, no. 4, 1970, p. 615.

*type économique et social des Canadiens*<sup>30</sup>, son appréciable monographie sur *L'habitant de Saint-Justin*<sup>31</sup> et bien entendu, *Vocabulaire pratique de l'anglais au français. A l'usage des Canadiens engagés dans l'agriculture, le commerce, l'industrie, les professions libérales, les emplois publics, les affaires et la politique*<sup>32</sup> Ce dernier ouvrage apparaissant, aux yeux de Falardeau, comme étant bien plus qu'un simple dictionnaire. Selon lui, Gérin y «présente les fruits de toute une vie de traducteur professionnel.» Pour Falardeau, cet ouvrage se présente donc plutôt comme «un indispensable instrument de travail pour tout traducteur canadien.»<sup>33</sup> Dans ses travaux, Gérin s'est surtout intéressé aux domaines de la famille et de l'éducation, en plus de s'être penché sur l'étude de certaines paroisses du Québec. L'esprit de Falardeau fut, avec certitude, pétrie par les théories avancées par Gérin. D'ailleurs, «un dimanche d'été, affirmait Falardeau, à son domaine de Clairefontaine (celui de Gérin), près de Coaticook, il me raconta quelques épisodes de son chemin de Damas et de son chemin de croix : comment il avait rencontré, à Paris, en 1885, à l'École de la science sociale de la rue du Regard, Edmond Demolins et l'abbé de Tourville; comment, si tôt revenu au Canada, il avait cherché à appliquer les méthodes d'observation directe à notre milieu social [...]»<sup>34</sup> Dans le cadre de rencontres amicales avec Gérin, Falardeau a donc su ouvrir son esprit aux théories sociales

---

<sup>30</sup> GÉRIN, Léon, «*Le type économique et social des Canadiens. Milieux agricoles de tradition française*», Montréal, Éditions de l'Action canadienne-française, 1938, 218 pages.

<sup>31</sup> GÉRIN, Léon, «*L'habitant de Saint-Justin. Contribution à la géographie sociale du Canada*», MSRC, 2<sup>e</sup> série, IV, 1898, pp. 139-216.

<sup>32</sup> GÉRIN, Léon, «*Vocabulaire pratique de l'anglais au français. A l'usage des Canadiens engagés dans l'agriculture, le commerce, l'industrie, les professions libérales, les emplois publics, les affaires et la politique*», Montréal, Albert Lévesque, 1937, 302 pages.

<sup>33</sup> FALARDEAU, Jean-Charles et Philippe, GARIGUE, «*Léon Gérin et l'Habitant de Saint-Justin*», Op. cit., p. 16.

<sup>34</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, «Mon ami Léon Gérin», *Cité libre*, XI, 26, avril 1960, p. 27.

françaises de Frédéric Le Play<sup>35</sup> et de ses disciples Edmond Demolins<sup>36</sup> et Henri de Tourville<sup>37</sup>.

Gérin lui a alors transmis une inspiration inestimable pour la méthode monographique. Les monographies de Gérin, explique Falardeau, «following the research stages proposed by Le Play and Tourville, explores the dynamic relationship between the land and the inner structure of the farming family.<sup>38</sup>» Ainsi, graduellement, Jean-Charles Falardeau s'imprègne d'un petit nombre de monographies. Parmi elles, celle de l'anthropologue Horace Miner, sur le village de *Saint-Denis-de-Kamouraska*<sup>39</sup>. «Mais il s'agissait encore, dans ces œuvres, nous dit Falardeau, de la paroisse, de la famille rurale, du passé. Rien ni personne, ou presque, ne nous disait ce que nous étions devenus...<sup>40</sup>» Falardeau ressentait donc un vif besoin de comprendre la situation présente de la société québécoise. Pour lui, il était primordial de s'intéresser au Québec actuel, à ce qu'il appelait le «jeune géant en train de se réveiller.<sup>41</sup>» Falardeau désirait constamment faire

---

<sup>35</sup> Voir l'ouvrage suivant: LE PLAY, Frédéric, «*L'Organisation de la famille selon le vrai modèle signalé par l'histoire de toutes les races et de tous les temps*», Paris, Téqui, 1871.

<sup>36</sup> Voir l'ouvrage suivant: DEMOLINS, Edmond, «*A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons*», Paris, Firmin-Didot et Cie, s.d.

<sup>37</sup> Voir l'ouvrage suivant: DE TOURVILLE, Henri, «*Histoire de la formation particulariste. L'origine des grands peuples actuels*», Paris, Firmin-Didot et Cie, s.d.

<sup>38</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, «Léon Gérin : His Life and Work», *French-Canadian Thinkers of the Nineteenth and Twentieth Centuries*, Four o'clock Lectures (edited by Laurier L. LaPierre), Montréal, McGill University Press, 1966, p. 70.

<sup>39</sup> MINER, Horace, «*Saint-Denis, a French-Canadian Parish*», Chicago, University of Chicago Press, 1939, 283 pages. Ouvrage traduit en français par Jean-Charles Falardeau et Edouard BARSAMIAN, «*Saint-Denis : un village québécois*», (présentation de Jean-Charles Falardeau), Lasalle, Hurtubise, 1985, 392 pages.

<sup>40</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, «Itinéraire sociologique», *op. cit.*, p. 220.

<sup>41</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, «Le Québec n'est plus un passé mais un avenir», *Revue de l'Institut de sociologie*, no 1, 1968, Bruxelles: Université libre de Bruxelles, p. 78.

de la recherche et poussait souvent ses étudiants à explorer les villes et les campagnes. Il voulait fixer les repères nécessaires aux observations sociologiques futures, en observant et en classifiant les sociétés de la manière dont elles s'agencent, en plus d'analyser la constitution de chacun de leurs éléments. Falardeau savait que le travail à faire consistait «à la fois à réinterpréter la documentation descriptive accumulée depuis un siècle et, en même temps, à organiser et à orienter les recherches qui restent à faire d'après des préoccupations théoriques formulées [...] et qui permettront à la sociologie de s'évader du marasme où elle s'enlise depuis déjà trop longtemps.<sup>42</sup>» La passion de Gérin pour la «méthode monographique des familles» élaborée par LePlay et la «nomenclature» de faits sociaux privilégiés par DeTourville, a exercé une influence considérable sur Falardeau.

Au Québec, Gérin a étendu la méthode monographique leplaysienne à l'ensemble de la société, en plus d'adapter les théories avancées par De Tourville en étudiant la société «comme un tout fait d'éléments homogènes». Ensuite, Falardeau est venu enrichir les observations de Gérin, en y assimilant quelques données venues de la géographie humaine et plus particulièrement, de l'écologie humaine à l'américaine. Même si l'œuvre générale de Falardeau n'a pas donné lieu à un autre *Habitant de Saint-Justin*, elle est quand même parsemée d'importantes recherches monographiques portant majoritairement sur les communautés rurales.

Malgré tout le mérite que Falardeau avait pour Gérin, il semble que la méthode monographique de Falardeau dépasse ainsi celle de son maître, puisqu'elle tient compte des caractéristiques d'une société perçue comme «région naturelle», c'est-à-dire qu'elle

---

<sup>42</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, «Qu'est-ce que la sociologie?», *Culture*, X, 1949, p.258.

s'intéresse davantage aux éléments organiques d'une communauté. «L'essentiel à retenir, écrit Falardeau, est que le vrai sociologue-observateur doit, dans un heureux équilibre, se doubler d'un géographe humain, d'un anthropologue et d'un folkloriste, en empruntant aux méthodes de ces divers spécialistes les éléments dont il a besoin pour saisir ce qui fait l'articulation essentielle de la vie sociale.<sup>43</sup>» On sent bien ici l'influence de Gérin. Le travail de Jean-Charles Falardeau ne pourrait toutefois s'y réduire pleinement.

### 3.2. Le Père Georges-Henri Lévesque et l'engagement social

En 1938, le Père Georges-Henri Lévesque forme la Faculté des Sciences sociales de l'Université Laval à Québec. Au début d'octobre de la même année, Falardeau fut un des premiers élèves à s'y inscrire et à suivre les enseignements du prêtre. Il est sans contredit que, tout comme Charles de Koninck d'ailleurs, le Père Lévesque fut un des premiers pères spirituels de Falardeau. Assis dans l'amphithéâtre de la Faculté et bien attentif aux leçons de son aîné, Falardeau voit alors, au sein de cette Faculté naissante, une belle perspective d'avenir. «J'ai conscience, affirme-t-il alors, qu'une fenêtre lumineuse s'ouvre quelque part et qu'un rayon de soleil pénètre les vieux murs...»<sup>44</sup>

À l'époque, si pour plusieurs étudiants de Québec, les sciences sociales étaient d'abord et avant tout perçues comme relevant du «socialisme», la nourriture intellectuelle apportée par le Père Lévesque rappelait, bien au contraire, l'importance de percevoir la sociologie comme une science véritable et objective. Mais s'ajoutait aux instructions de

---

<sup>43</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, «Analyse sociale des communautés rurales», *La Revue de l'Université Laval*, IV, 3, novembre 1949, p. 217.

<sup>44</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, «Lettre à mes étudiants : À l'occasion des 20 ans de la Faculté des Sciences sociales de Québec», *op. cit.*, p. 5.

Père Lévesque, l'importance d'une responsabilité personnelle, digne d'un enseignement sacerdotal, qui présuppose toujours de s'intéresser aux réformes sociales qui nous entourent et de s'engager socialement. «Il était convaincu de l'urgence de certaines réformes sociales, affirme ainsi Falardeau. Il s'ingéniait à nous en faire comprendre le bien-fondé. Mais avant tout, il voulait que ce soit chacun de nous qui prît conscience de sa responsabilité personnelle et déterminât à la fois le sens et le champ de son action future. Il avait le dynamisme, oui, mais aussi la charité; mais aussi et surtout l'intelligence de la charité. Chacun y trouvait selon sa faim. C'est-à-dire que chacun devait d'abord aiguïser son appétit. Ce que j'ai appris, ce que plusieurs ont appris de plus fécond et de plus durable au contact du P. Lévesque, écrit alors Falardeau, ce fut cette nécessité de l'auto-détermination. Cette leçon fut le grand viatique.»<sup>45</sup>

Ainsi, quelques années plus tard, alors lui-même devenu professeur au sein de la Faculté des Sciences sociales de Québec, Falardeau commencera à mettre en pratique les précieux conseils du Père Lévesque. Il mettra ainsi bon nombre d'efforts à repenser le milieu social qui l'entoure. «Nous savions qu'il fallait apprendre, écrit-il alors, à comprendre le Canada français en deçà de la théologie et au-delà des habitudes nationalistes.»<sup>46</sup> Les premières recherches de Falardeau et celles de ses collègues furent donc dirigées vers l'étude, toujours objective et désintéressée, des problèmes posés par l'industrialisation au Canada français. Mais sans toutefois oublier de «prendre le taureau par les cornes», de s'engager socialement. D'ailleurs, leurs enseignements rappelaient, de façon constante, l'importance de cette responsabilité personnelle. «Notre tâche fut donc,

---

<sup>45</sup> Ibid., p. 7.

<sup>46</sup> Ibid., p. 10.

affirme alors Falardeau, de faire connaître les sciences de l'homme, aux étudiants d'abord, et ensuite, dans leur prolongement politique ou appliqué, en dehors des murs de l'université, à notre société dans son ensemble. [...] Un des postulats de vie intellectuelle et morale que nous avons aussi reçu, par exemple et par osmose, du P. Lévesque, enrichie Falardeau, était le devoir de présence à tous ceux qui pouvaient avoir besoin de nous ou à qui nous pensions que notre aide pourrait être utile. Si c'est ce qu'on appelle l'engagement, oui, nous fûmes engagés, d'une façon constante, souvent épuisante, jusqu'au cou.»<sup>47</sup>

C'est ainsi que, récemment, dans une série documentaire à caractère biographique intitulée : *100 Québécois qui ont fait le XXe siècle : Les semeurs d'idées* et dans laquelle une courte galerie est réservée à la biographie de Falardeau, Mira Falardeau, la fille du sociologue québécois, écrit à propos du Père Lévesque : «Il a été à la fois son père spirituel du départ, mais celui, aussi, duquel il a voulu se distinguer le plus et dont il aurait toujours voulu la reconnaissance. [...] C'est évident, ajoute-t-elle, qu'il y avait entre le Père Lévesque et mon père une espèce d'osmose au départ qui s'est tranquillement dilaté.»<sup>48</sup> Elle nous explique ensuite, que le plus grand père spirituel de Falardeau fut, sans aucun doute, celui qu'il a lui-même choisi, lors de son séjour à Chicago, c'est-à-dire Everett-C. Hughes. Voyons maintenant comment se sont articulées les influences de ce dernier sur celui-ci.

---

<sup>47</sup> Ibid., p. 12.

<sup>48</sup> FALARDEAU, Mira, dans une entrevue diffusée dans «Les semeurs d'idées», une série documentaire à caractère biographique intitulée : «100 Québécois qui ont fait le XXe siècle», Office national du film du Canada, 2004.

### 3.3. Everett-C. Hughes et l'École de Chicago

Falardeau a complété ses études de deuxième cycle au Département de sociologie de l'Université de Chicago aux États-Unis. Là-bas, il a la chance de s'inspirer des théories de plusieurs grands penseurs américains, tels Robert E. Park, Louis Wirth, Herbert Blumer, Ernest Burgess, William L. Warner et Robert Redfield. Par contre, une seule rencontre fut «décisive» pour Falardeau : celle du professeur Everett-C. Hughes. « Je fus frappé par sa façon de penser, et de poser les problèmes, affirme Falardeau. Frappé aussi par la connaissance pénétrante et précise qu'il avait des transformations de la société canadienne-française qui se déroulaient sous nos yeux.<sup>49</sup> » En 1943, au moment où Falardeau revient de son séjour à Chicago, ce dernier semble enfin avoir trouvé des nourritures intellectuelles qui lui permettront d'assouvir sa soif constante de compréhension de l'avenir québécois. Au début des années quarante, Falardeau s'inspire de l'anthropologie fonctionnaliste américaine et du positivisme de Chicago. Tout comme les pionniers de Chicago, Falardeau favorisera une sociologie urbaine et fera de la ville de Québec, un véritable laboratoire de recherche où seront effectuées plusieurs études démographiques. «Je m'étais enfin convaincu, affirme-t-il, que la sociologie, science dynamique encore en devenir, doit d'abord se pratiquer par les yeux et avec les pieds, en observant et en marchant.<sup>50</sup>»

Qui plus est, Hughes lui confiera plus tard, l'importante tâche de réaliser son *Programme de recherche sociale pour le Québec*. Programme que Hughes avait mis sur pied entre 1942 et 1943 à Québec, dans le cadre d'une visite à titre de professeur invité à

<sup>49</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, « Itinéraire sociologique », *op. cit.*, p. 221.

<sup>50</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, «Le Québec n'est plus un passé mais un avenir», *op. cit.*, p. 78.

l'Université Laval et qui faisait l'esquisse de certaines études à réaliser sur l'évolution des structures sociales au Québec, la paroisse et la famille plus en particulier. «Everett Hughes, écrit alors Falardeau, lorsqu'il m'avait dédié son *Programme de recherches sociales pour le Québec*, avait écrit : « À Jean-Charles Falardeau... je donne la tâche de réaliser ce programme ». Ce programme, de fait, ajoute Falardeau, n'a pas été exécuté à la lettre tel qu'il avait été conçu. Il fut toutefois une source d'inspiration globale qui stimula et canalisa la partie essentielle de nos premiers efforts.<sup>51</sup>»

Ainsi, en reprenant le même chemin que son précurseur Léon Gérin, Falardeau se mit à la tâche de pousser toujours plus en «profondeur» l'analyse de la société québécoise. «Pour la famille : étude de la composition des ménages, du cycle familial, des conditions dans lesquelles les enfants quittent le ménage, des usages familiaux en matière de propreté et d'héritage... Il faudra effectuer des monographies de paroisses pour l'étude des problèmes des milieux défavorisés : délinquance, loisirs, logement, etc., de même que pour les questions de culture, telles que «le rôle de la musique dans la vie d'un peuple».<sup>52</sup>»

En 1944, Falardeau publie la traduction française de la monographie de *Cantonville* de Hughes intitulée *French Canada in Transition*<sup>53</sup>. Il fut très interpellé par les répercussions de l'industrialisation et de l'urbanisation sur le Canada français. Les six

---

<sup>51</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, «Antécédents, débuts et croissance de la sociologie au Québec», *Recherches sociographiques*, vol. 15, nos 2-3, mai-août 1974, p. 148.

<sup>52</sup> GAGNON, Nicole, «Le département de sociologie (1943-1970)», dans Albert Faucher (dir.), *Cinquante ans de sciences sociales à l'Université Laval. L'histoire de la Faculté des sciences sociales (1938-1988)*, Sainte-Foy, Faculté des sciences sociales de l'Université Laval, 1988, p. 83 et 84.

<sup>53</sup> HUGHES, Everett-C., *French Canada in transition*, Chicago, University of Chicago Press, 1943, 227 pages. Ouvrage traduit en français par FALARDEAU, Jean-Charles, *Rencontre de deux mondes : La crise d'industrialisation du Canada français*, Montréal, Éditions Lucien Parizeau, 1944, 388 pages.

et sept juin 1952, Falardeau prend donc en charge d'organiser un colloque bilingue portant sur les répercussions de l'industrialisation dans la province de Québec. Les actes présentés lors de cette rencontre ont ensuite été réunis sous un recueil et publiés en 1953 par Falardeau lui-même, sous le titre : *d'Essais sur le Québec contemporain*<sup>54</sup>. «Ce sujet particulier, disait Falardeau, répondait aussi pour nous, à une préoccupation plus intime qui est au centre de notre labeur intellectuel : celle de comprendre la société canadienne-française d'aujourd'hui que notre université a la responsabilité d'interpréter, d'éclairer et d'orienter.<sup>55</sup>»

Falardeau s'est d'ailleurs ensuite intéressé à l'intégration de l'industrialisation dans les représentations collectives et la culture québécoise. Il fut une figure importante dans le débat concernant la dualité *folk society* et *urban society* introduit par Philippe Garigue au début des années cinquante avant d'entreprendre de brillantes études culturelles sur plusieurs romans canadiens. «On connaît les composantes qui ont caractérisé cette « sociologie de Chicago », affirme alors Falardeau : l'enracinement de la sociologie dans l'anthropologie culturelle ; son osmose avec la psychologie sociale et l'étude des comportements collectifs ; la préoccupation de percevoir les entités sociales comme des totalités; l'intérêt accordé à l'écologie humaine ; la curiosité des phénomènes institutionnels et l'ambition de formuler une théorie de l'organisation et du changement social. Il est normal que ce soit de cette conception très ouverte et, à mon avis

---

<sup>54</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, *«Essais sur le Québec contemporain»*, Québec, Les Presses de l'université Laval, 1953, 260 pages.

<sup>55</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, «Avant-propos» dans *«Essais sur le Québec contemporain»*, op. cit., p. 14.

incessamment fructueuse que j'aie ambitionné de faire vivre la sociologie du Département de Laval. Dans cette mesure - très grande -, oui, il y a eu influence de l'« École de Chicago » sur Québec.<sup>56</sup>»

### 3.4. L'école durkheimienne

Selon le sociologue Robert Leroux, Jean-Charles Falardeau, au même titre que Fernand Dumont d'ailleurs, «est l'un des premiers sociologues québécois francophones à avoir lu Durkheim en profondeur et à s'en être inspiré librement dans la construction de sa propre pensée.»<sup>57</sup> La sociologie durkheimienne occupe alors aussi une place importante dans le parcours de Jean-Charles Falardeau. En 1949, il part pour l'Université de Bordeaux à titre de professeur invité. En France, Falardeau a la chance de s'imprégner des théories de quelques grands penseurs français, comme Durkheim, Marcel Mauss et Maurice Halbwachs.

À son retour au Québec, Falardeau est tout enrichi des connaissances de la grande École française de Durkheim. «Je ne saurais déterminer avec précision, disait-il, l'ampleur de l'influence qu'eut sur moi Durkheim : je sais qu'elle fut capitale.»<sup>58</sup> Selon le sociologue Marcel Fournier, «Si l'on voulait résumer son œuvre, l'on pourrait dire qu'elle suit, comme celle du sociologue français [...] une trajectoire qui va de l'étude de

---

<sup>56</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, «Antécédents, débuts et croissance de la sociologie au Québec», *op. cit.*, p. 150.

<sup>57</sup> LEROUX, Robert, «Fernand Dumont et la sociologie durkheimienne», *Recherches sociographiques*, vol. 42, no. 2, 2001, p. 284.

<sup>58</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, «Itinéraire sociologique », *op. cit.*, p. 220 et 221.

l'infrastructure et de la morphologie à celle de la culture et de l'imaginaire [...]»<sup>59</sup> On se rappelle que pour Durkheim, la morphologie sociale est considérée comme une catégorie principale de faits sociaux. Elle consiste à l'étude de la géographie des populations et leurs rapports à l'agencement de la société. Elle repose aussi sur l'étude démographique des peuples, la disposition des sols, la densité, le volume. En somme, elle référerait à un «substrat social», aux formes extérieures et matérielles d'une société. Par cet aspect extérieur, la morphologie sociale étudie l'anatomie des multitudes, à savoir comment celles-ci sont groupées sur un territoire donné et quels étaient leurs rapports avec l'organisation sociale.

Afin de constituer au Québec une sociologie «structuro-fonctionnelle», Falardeau s'est, à l'évidence, inspiré de cette principale division durkheimienne des faits sociaux. Souvent il invitait ses étudiants à faire de la sociologie «par les pieds», à sortir des campus universitaires pour pratiquer des observations de terrain. Ancien étudiant de Falardeau, Guy Rocher se rappelle bien cette période. «Je ne crois pas qu'à ce moment-là, affirme-t-il, mes confrères et moi avons apprécié à sa juste valeur l'expérience de recherche que Jean-Charles Falardeau nous faisait vivre.<sup>60</sup>» Pour Falardeau, c'est en foulant le sol que l'on devient un sociologue averti et compétent. Lors de ses promenades à des fins d'observations, Falardeau, un peu à la manière de Maurice Halbwachs, s'intéressait à l'organisation des rues dans les quartiers, à l'architecture des établissements, à la disposition des maisons, au volume des familles, à l'influence des milieux dans les conversations des gens, etc. «Si je récapitule la bibliographie de ce que

<sup>59</sup> FOURNIER, Marcel, «Jean-Charles Falardeau (1914-1989), sociologue et universitaire», *op. cit.*, p. 206 et 207.

<sup>60</sup> ROCHER, Guy, «Témoignages», tiré de Fernand DUMONT et Yves MARTIN, *Imaginaire social et représentations collectives : Mélanges offerts à Jean-Charles Falardeau*, *op. cit.*, p. 39.

j'ai publié durant ces quinze ou vingt premières années, affirme Falardeau, je constate que mon intérêt a été principalement absorbé par des recherches de «morphologie» sociale. Peut-être était-ce inévitable, du fait qu'il fallait d'abord, dans le dédale à peine exploré d'une société en rapide mutation, dégager les traits de son substrat matériel et de ses structures essentielles?<sup>61</sup>»

Mais outre l'aspect morphologique, la sociologie, selon la tradition durkheimienne, comporte un versant physiologique qui porte sur les idées et les croyances. Cette sous discipline renferme donc des pratiques religieuses. En fait, si Falardeau juge alors nécessaire de se pencher sur les infrastructures sociales, sur le «milieu proprement humain», il croit aussi bon de s'intéresser aux structures sociales en mouvement, au fonctionnement des fonctions sociales. Pour lui, le sociologue doit souscrire à une approche pluridisciplinaire, pour autant qu'il aborde «l'objet de leur étude dans une perspective sociologique.<sup>62</sup>»

#### 4. Les dispositions d'une œuvre

Durant toute sa carrière, Jean-Charles Falardeau a tenté d'asseoir la sociologie sur des bases solides, pour en faire un «véritable métier». Il a investi énormément d'efforts à démontrer l'importance pour cette discipline, plus particulièrement au Canada français, d'être perçue comme une science positive mature, au même titre que les sciences du monde physique. La sociologie, écrit-il, est: «one of the positive social sciences, aims at understanding human societies by the use of methods similar to those of the physical

---

<sup>61</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, « Itinéraire sociologique », *op. cit.*, p. 224.

<sup>62</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, « Qu'est-ce que la sociologie? », *op. cit.*, p.259.

sciences.<sup>63</sup>» D'ailleurs, les études de Falardeau, ce que certains s'amusaient à appeler «le positivisme de Laval», démontrent toute l'importance d'une «étude objective, patiente et continue» des faits sociaux. Sans parler des énergies innombrables qu'il a consacrées au développement du département de sociologie de l'Université Laval. Il aura, d'une façon généreuse, consacré toute sa carrière à une seule et principale raison : l'étude des faits sociaux présents dans la province de Québec. «Représentations collectives et habitudes collectives, écrit alors Falardeau : voilà les faits spécifiquement sociaux qu'une science positive doit analyser et expliquer en les reliant causalement les uns aux autres. Pour pouvoir expliquer les représentations et les mouvements de quelque société que ce soit, il faut en connaître la structure.»<sup>64</sup>

C'est ainsi que succinctement, Falardeau s'est attardé sur des faits sociaux d'ordre morphologique et à des phénomènes sociaux d'ordre physiologique. À la lecture de ses toutes premières recherches, il apparaît évident qu'il s'intéresse d'abord aux structures sociales, aux bases matérielles de la société, à ce qu'il appelle les «faits de groupement». Il s'intéressera, à titre d'exemple, à la question du logement dans la ville de Québec, à la paroisse canadienne-française et à l'analyse sociale des communautés rurales. Si l'on regarde ensuite les inspirations qui motivent les recherches qu'il a publiées dans la seconde moitié de sa carrière, l'on remarque qu'il est surtout animé par les structures en mouvement de la société, par ce qu'il appelle les «faits de comportements». À cet égard, il étudiera plus tard la littérature canadienne-française, dans le but d'analyser et de comprendre l'imaginaire social des Québécois.

---

<sup>63</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, «Sociology», *Encyclopedia Canadiana*, The Encyclopedia of Canada, The Grolier Society of Canada Limited, 1958, 1960, 1962, tome 9, p. 358.

<sup>64</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, «Qu'est-ce que la sociologie?», *op. cit.*, p. 252.

Ainsi, les toutes premières études de Falardeau ont enfanté d'un symposium de très grande envergure, portant sur les répercussions sociales de l'industrialisation dans la province de Québec. De plus, suite aux recherches d'ordre physiologique recensées par Falardeau, viendra plus tard, l'organisation d'un autre colloque, celui-ci consacré au thème de la littérature et de la société canadienne-française. Même si ces deux conférences furent des événements de grande importance dans la carrière de Falardeau, il ne convient pas, dans la présente rubrique, d'en parler ici trop en détail, des sections spécifiques du présent ouvrage, ayant été réservé ultérieurement à cette fin. Revenons plutôt sur le cadre général de l'œuvre de Falardeau. On remarque que ses intentions sont claires et précises : l'objet d'étude de la sociologie devant toujours, rappelons-le, être constitué d'un double élément: d'une part les structures sociales et d'autre part, les comportements sociaux. Le sociologue québécois, ayant d'ailleurs offert la moitié de sa carrière à l'un et à l'autre. Falardeau pousse même son analyse encore plus loin, en manifestant l'importance capitale que la méthode utilisée par le sociologue doit être structurale d'abord et fonctionnelle ensuite, et non le contraire. Par exemple, quand le sociologue «considère le volume, la répartition territoriale et les occupations des membres d'une association, dicte alors Falardeau, c'est pour parvenir à comprendre les attitudes, le comportement, les habitudes et les normes d'action de ceux-ci.»<sup>65</sup> Tel est donc le double objet de la sociologie.

Mais quelle méthode, selon Falardeau, le sociologue doit-il appliquer? Selon lui, le stade méthodologique par excellence que la sociologie peut atteindre se résume, une fois de plus, à deux conditions antérieures. En 1944, au sujet de la recherche sociale au

---

<sup>65</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, «Géographie humaine et sociologie», *La Revue de l'Université Laval*, V, 2, octobre 1950, p. 145.

Québec, Falardeau écrit: «One of our main problems was, and will be for a long time to come, that we had to begin social-research work with students and professors who are by traditional education, by mentality, and often by systematic orientation, much more inclined toward theoretical, apologetic, and sentimental thinking about social problems than toward personal concrete observation of facts. On the other hand, so little had been done in our milieu so far as research is concerned, that the prospective field around us—Quebec City, the surrounding rural region, the whole province—looked almost like a virgin forest in which every tree presented a problem to observe and a question to answer.»<sup>66</sup>

De cette façon, dans son observation des faits sociaux, le sociologue doit, d'une part, apprendre à laisser de côté ses jugements de valeur. En d'autres termes, ses observations se doivent d'être les plus objectives et désintéressées possibles. D'autre part, lorsque le sociologue décide de s'acquitter de la lourde tâche de suggérer des théories générales sur la société qui l'entoure, il doit d'abord apprendre à le faire à la lumière des «véritables» problématiques sociales de son environnement et aussi, en ayant connaissance des études l'ayant déjà précédées. «La sociologie néanmoins, écrit ainsi Falardeau, devra toujours, simultanément à la méthode statistique et au-delà de celle-ci, continuer d'utiliser patiemment et abondamment la méthode monographique, c'est-à-dire l'étude intensive de cas particuliers, individuels ou collectifs – groupements (famille, professions, associations, classes sociales, etc.), localités, institutions -, choisis comme représentatifs et typiques d'un «univers» sociologique déterminé et dont l'analyse permettra à la sociologie d'atteindre ce réalisme et cette richesse d'interprétation qui la

---

<sup>66</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, «Problems and First Experiments of Social Research in Quebec», *The Canadian Journal of Economics and Political Science / Revue canadienne d'Economie et de Science politique*, Vol. 10, No. 3, (Aug., 1944), p. 371.

caractérisent déjà. C'est à cette condition, ajoute-t-il, que la sociologie pourra reconstituer des «types» sociaux sur lesquels elle étayera une grande partie de ses généralisations. Tout ce que nous voulons indiquer ici est qu'avant qu'une sociologie théorique, même partielle, soit possible, il faut élaborer une sociographie.»<sup>67</sup>

S'insérant ainsi dans un cadre holistique, les théories du sociologue québécois perçoivent la sociologie comme une science maîtresse, capable de collaborer, par exemple, avec des géographes, des économistes et des historiens. En autant qu'elle ne perde pas de vue l'importance de toujours observer les faits sociaux dans une «perspective sociologique». «Le sociologue aussi, affirme alors Falardeau, est un homme qui apprend avec ses pieds, je veux dire, en observant patiemment, longuement et méthodiquement, sur place, les problèmes sociaux qu'il a à étudier : les travaux de recherches sociales en équipe ont donné des résultats magnifiques dans presque tous les cas où ils ont été bien préparés et dirigés. Une étude à laquelle collaborent des géographes, des historiens, des psychologues, des sociologues et d'autres, a plus de chance d'enserrer la totalité d'un problème social que l'étude d'un seul spécialiste, ou même qu'une mosaïque d'études entreprises individuellement sur un même sujet. Le tout, dans ce cas, est plus grand que la somme de ses parties.»<sup>68</sup>

C'est ainsi que, dans bon nombre de ses travaux, peu importe le sujet de ceux-ci, Falardeau débute par nous dévoiler les études ayant déjà été réalisés en la matière. Évitant ainsi un certain redoublement, il dirige ensuite ses études vers les problématiques sociales sur lesquelles il conviendra de s'attarder plus bas. De cette manière, il écrira en

---

<sup>67</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, «qu'est-ce que la sociologie?» *op. cit.*, p. 258.

<sup>68</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, «Géographie humaine et sociologie», *op. cit.*, p. 146.

1964, un petit manuscrit intitulé : *L'essor des sciences sociales au Canada français*.<sup>69</sup> Dix ans plus tard, en 1974, il écrira un second texte, semblable au premier, et qui prendra le titre d'*Antécédents, débuts et croissance de la sociologie au Québec*.<sup>70</sup> «Nous nous contenterons, écrit alors Falardeau, dans un cadre restreint, d'esquisser quelques-uns des traits qui ont caractérisé le retard, l'apparition, les débuts et le premier essor de ces sciences dans notre milieu. Pour faire comprendre cette évolution, nous ne pourrions nous retenir de la mettre en relation avec certains états du milieu social qui lui a servi de terreau. Et non seulement avec le milieu social immédiat et contemporain, mais avec des états antérieurs de notre société qui permettent d'expliquer le présent.»<sup>71</sup>

Ainsi s'établit le cadre de l'œuvre de Jean-Charles Falardeau. Maintenant, reste à voir quels en sont les fondements théoriques.

#### 4.1. Morphologie sociale

Au début de sa carrière, Falardeau décide principalement de se pencher sur des faits de morphologie sociale. Encore tout séduit par les enseignements qu'il a reçus de l'École de Chicago, il se lance alors dans des études terrains concrètes. Dans ce qu'il appelle lui-même, de la «sociologie en profondeur». «Peut-être était-ce inévitable, affirme-t-il alors, du fait qu'il fallait d'abord, dans le dédale à peine exploré d'une société en rapide mutation, dégager les traits de son substrat matériel et de ses structures essentielles? [...] Études forcément sommaires, provisoires, ajoute-t-il, mais à mes yeux

<sup>69</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, «*L'essor des sciences sociales au Canada français*», op. cit., 65 pages.

<sup>70</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, «*Antécédents, débuts et croissance de la sociologie au Québec*», op. cit., pp. 135-165.

<sup>71</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, «*L'essor des sciences sociales au Canada français*», op. cit., p. 10 et 11.

nécessaires. J'avais souhaité connaître ma société en devenir; il fallait y plonger, étape par étape, pour y parvenir, même à tâtons, à en «faire le tour».»<sup>72</sup> À l'époque, encore perçu comme un jeune professeur, Falardeau ne dissocie aucunement son enseignement de sa participation active sur des recherches portant sur des causes sociales alors multiple.

De cette façon, en ce qui a trait à la recherche sociale, Falardeau agissait comme l'initiateur des toutes premières générations de sociologues au Québec. Il invitait ainsi ses élèves à prendre le tramway afin d'aller explorer «la société réelle», «le pays concret». <sup>73</sup> «Comment d'ailleurs, écrit Falardeau, le sociologue pourrait-il dissocier son activité intellectuelle d'une participation à des causes qu'il estime vitales? Le processus de connaissance de la société, poursuit-il, ne peut éviter de déboucher sur une pratique sociale : connaître et vouloir transformer le social sont les deux versants d'une même montagne.»<sup>74</sup> Les études de morphologie sociale de Falardeau sont multiples. Cependant, elles peuvent principalement se regrouper sous six catégories : l'évolution des structures écologiques, les structures sociales, la famille, les classes sociales, la paroisse et les recherches sociographiques.

Les 6 et 7 juin 1952, Falardeau est le chef d'orchestre d'un symposium tenu à l'Université Laval et portant sur les répercussions sociales de l'industrialisation dans la province de Québec. Symposium qui, par sa popularité et les grandes répercussions qu'il eût, tant dans le monde universitaire que dans la collectivité en générale, fut ensuite, un an plus tard, le labour d'un bouquin publié sous le titre plus modeste *d'Essais sur le*

---

<sup>72</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, «Itinéraire sociologique», *op. cit.* p. 224.

<sup>73</sup> LANGLOIS, Simon, «Critique social et critique littéraire» tiré de LANGLOIS, Simon et Jean-Charles FALARDEAU, «Jean-Charles Falardeau, 1914-1989», *op. cit.*, p. 9 et 10.

<sup>74</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, «Itinéraire sociologique», *op. cit.*

*Québec contemporain*. Ces essais furent également édités par Falardeau dans le cadre du centenaire de l'Université Laval. D'ailleurs, Falardeau dédicace cet ouvrage en collaboration au doyen de la faculté des Sciences sociales de l'Université Laval de l'époque : nul autre que son ami et autrefois mentor, le Père Georges-H. Lévesque, O.P.

Mais quelles étaient les intentions derrière un travail d'une telle ampleur ? « Notre intention idéale, écrit alors Falardeau en avant-propos, était donc de tenter de broser une fresque du Canada français contemporain et, pour autant, de proposer des hypothèses qui permettraient de l'interpréter valablement dans sa totalité et dans chacune de ses composantes sociales. »<sup>75</sup> Plusieurs grands noms ont mis à contribution leurs efforts dans ce recueil de textes, qui en fait, se résume à être un condensé des présentations et des discussions intellectuelles du symposium l'ayant précédé. Albert Faucher, Maurice Lamontagne, H. Mason Wade et Everett-C. Hughes, ne constituent qu'une petite partie d'une plus importante flotte d'intellectuels ayant accepté de prêter leurs plumes et leurs idées pour la rédaction de ce bouquin.

Dans le cadre de ce symposium, Falardeau rédige une allocution intitulée *Évolution de l'organisation sociale, de la mentalité et des comportements collectifs*. Ainsi, un an plus tard, cette présentation orale fut retravaillée et transcrite en anglais dans les *Essais* sous le titre suivant : *The changing social structures*. Texte qui, quelques années plus tard, était disponible en français et publié dans un ouvrage sous la direction de Marcel Rioux et Yves Martin. Cette fois-ci, l'article prend le titre suivant : *L'évolution de nos structures sociales*.<sup>76</sup> Dans cet essai, il semble que Falardeau condense, résume et

<sup>75</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, (Édit.), « *Essais sur le Québec contemporain* », op. cit., p. 15.

<sup>76</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, « L'évolution de nos structures sociales », dans RIOUX, Marcel et MARTIN, Yves (éds), *La société canadienne française*, Montréal, Hurtubise HMH, 1971, pp. 119-133, la

nous offre bon nombre de ses recherches d'ordre morphologique antérieures, résultat digne de plusieurs années de dur labeur intellectuel. «Notre intention, écrit-il, est surtout de déterminer quelle a été la part de l'industrialisation dans les changements que l'on peut observer dans les structures anciennes de notre société. Une telle enquête, poursuit-il, à notre avis, doit clarifier au préalable deux ou trois questions fondamentales. Quelles sont les institutions traditionnelles qui ont résisté au changement ? Quelles sont celles qui ont été altérées ? Celles qui sont devenues désuètes ou qui ont été tout simplement abandonnées ? Quelles sont les structures nouvelles qui ont été importées ou qui ont été créées de toutes pièces en réponse à des situations mouvantes ?»<sup>77</sup>

Nous tenterons de répondre à ces multiples interrogations en survolant attentivement les principales articulations substantielles ayant intellectuellement nourri Falardeau jusqu'à sa mi-carrière.

#### 4.1.1. Structures écologiques

À la manière de l'écologie humaine de l'École de Chicago, Falardeau a mené à terme bon nombre de recherche portant sur le volume et la densité des populations, sur la façon dont elles sont établies et distribuées sur le sol, ainsi que sur la forme de leurs maisons et de leurs agglomérations. S'il a réalisé quelques études sur les répercussions de l'industrialisation sur les populations rurales, il a surtout mis l'accent sur les communautés urbaines et sur la ville de Québec, plus en particulier<sup>78</sup>. «La plupart des

---

version utilisée ici, est la version électronique tirée du site Internet : *Les Classiques des sciences sociales*, [en ligne], <http://www.uqac.ca/Classiquesdessciencesociales/>, site Web visité le 05 août 2008, 28 pages.

<sup>77</sup> Ibid., p. 7.

<sup>78</sup> Voir entre autres les ouvrages suivants : FALARDEAU, Jean-Charles, Gonzalve POULIN et Roger MARIER, *«Le logement à Québec»*, Québec, Cap Diamant, Faculté des sciences sociales Université

modes de classification des agglomérations urbaines du Québec sont basés sur des critères tels que la population, le statut juridique ou les fonctions administratives, affirme alors Falardeau. Ces critères cependant n'ont qu'une signification secondaire ou indirecte, ajoute-t-il. Une nouvelle typologie, rendant mieux compte de la réalité, s'impose et elle devrait être établie en fonction du degré d'industrialisation. Selon lui, deux considérations primordiales doivent guider le choix de critères de classification. 1. L'industrie a-t-elle précédé ou suivi l'établissement de l'agglomération ? 2. À quelle époque de l'histoire du Québec l'industrie a-t-elle donné naissance à l'agglomération ou l'a-t-elle transformée ?<sup>79</sup>

Si auparavant les populations habitaient surtout dans les campagnes où les Églises remplissaient un rôle central et prépondérant, Falardeau remarque qu'avec l'arrivée de l'industrialisation, les communautés se regroupent désormais dans les villes où l'usine et la mine forment maintenant le milieu de la vie sociale. «C'est par rapport à l'usine ou à la mine, écrit alors Falardeau, que les logements des ouvriers, les établissements de services et les autres institutions locales se sont successivement groupés.»<sup>80</sup>

#### 4.1.2. Structures sociales

Falardeau fait aussi une esquisse intéressante des répercussions de l'urbanisation et de l'industrialisation sur l'évolution des structures sociales<sup>81</sup>. «Dans toute société, dit-

---

Laval, mai 1944, 47 pages; FALARDEAU, Jean-Charles, «Évolution et métabolisme contemporain de la ville de Québec», *Culture*, V, no. 2, juin 1944, pp. 121-131.

<sup>79</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, «L'évolution de nos structures sociales», *op. cit.*, p. 9.

<sup>80</sup> Ibid., p. 12.

<sup>81</sup> Voir, entre autres, l'article suivant : FALARDEAU, Jean-Charles, «Analyse sociale des communautés rurales», Québec, *Cahiers de l'École des sciences sociales*, Éditions du Cap Diamant, III, 4, juillet 1944, 31 pages.

il, l'apparition de l'industrie change brusquement le mode de vie de ceux que, d'une manière ou de l'autre, elle appelle à son service. Les changements sur le plan des occupations, enrichi-t-il, ont ainsi été à l'origine d'une réaction en chaîne qui affecte l'ensemble de notre édifice social : sur le plan de la famille ; sur le plan des rapports entre la société et l'Église ; dans le domaine crucial des contacts et des relations entre Français et Anglais.»<sup>82</sup> Ainsi, le sociologue de Laval se penchera sur la différenciation professionnelle des Québécois et Québécoises suite à l'industrialisation. Il remarque alors que les femmes sont de plus en plus nombreuses à travailler dans les usines de textiles, de chaussures ou de vêtements. «Le fait de devenir travailleur industriel, affirme Falardeau, a entraîné, pour le Canadien français, l'obligation non seulement d'apprendre de nouveaux métiers, mais aussi de soutenir l'âpre concurrence d'un univers technologique et anonyme nouveau pour lui et auquel sa formation traditionnelle ne l'avait pas préparé.»<sup>83</sup>

Ce nouvel enjeu achemine alors Falardeau vers un questionnement plus général : celui de «la division du travail social» entre les Canadiens anglais et les Canadiens français. Selon Falardeau, les Canadiens anglais détiennent souvent des postes plus élevés dans l'échelle industrielle ; ils remplissent, par exemple, des fonctions financières, techniques ou administratives alors que les Canadiens français eux, doivent se concentrer sur les fonctions liées au service, au commerce ou à la petite industrie. «Les Canadiens français, affirme Falardeau, nous le savons que trop, ne jouèrent jamais un rôle dirigeant dans le progrès industriel du Québec. [...] Des raisons historiques et idéologiques ont

---

<sup>82</sup> Ibid., p. 14.

<sup>83</sup> Ibid., p. 16 et 17.

retiré aux Canadiens français, depuis la conquête anglaise, la direction de la vie économique.<sup>84</sup>»

Cependant, si l'industrialisation a eu un impact considérable sur la majorité des professions et leur différenciation culturelle, il en fut de même pour l'institution familiale.

#### 4.1.3. La famille

Tout comme Léon Gérin et Everett-C. Hughes l'avaient fait avant lui, Falardeau a jugé indispensable de se pencher sur l'institution de la famille. D'ailleurs, il a réalisé, souvent en collaboration avec ses étudiants ou encore des collègues, quelques études sur le sujet<sup>85</sup>. À quelques reprises, Falardeau s'est interrogé sur la question des allocations familiales dans la ville de Québec<sup>86</sup>, avant de s'intéresser à l'évolution des familles québécoise dans la foulée des phénomènes de l'industrialisation d'abord et de l'urbanisation ensuite. «Je veux plutôt considérer, écrit-il dans une étude de 1949, seulement certaines caractéristiques et certaines orientations essentielles des groupements familiaux auxquelles nous sommes le plus intéressés, ceux de notre milieu social

---

<sup>84</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, «Vie intellectuelle et société au début du siècle : continuité et contrastes», dans DE GRANDPRÉ, Pierre (éd.), *Histoire de la littérature française du Québec*, Montréal, Beauchemin, 1968, tome 1, chapitre 1, p. 28.

<sup>85</sup> Voir les ouvrages suivants: FALARDEAU, Jean-Charles et Maurice LAMONTAGNE, «The life-cycle of French-Canadian urban families», *The Canadian Journal of Economics and Political Science*, XIII, 2, mai 1947, 233-247; FALARDEAU, Jean-Charles, «A survey of Quebec city families», *Canadian Journal of Public Health*, XXXVIII, 11, novembre 1947, pp. 515-527.

<sup>86</sup> Voir les ouvrages suivants : FALARDEAU, Jean-Charles, Albert FAUCHER et Maurice TREMBLAY, «*Les allocations familiales à Québec*», Faculté des sciences sociales, Québec, décembre 1951, ronéotypé, 107 pages; FALARDEAU, Jean-Charles, Maurice TREMBLAY, Maurice LAMONTAGNE, Roger, MARIER et Jean-Pierre DESPRÉS, «*Mémoire sur les allocations familiales*», collectif préparé à la requête d'un Comité de la Commission permanente du Conseil supérieur du travail de la Province de Québec, mai 1944, ronéotypé, 81 pages.

canadien, surtout canadien-français, tel qu'ils existent sous nos yeux, à notre époque. Afin de mieux évaluer, ajoute-t-il, les changements survenus dans la structure et les fonctions des familles canadiennes-françaises [...]»<sup>87</sup>

Falardeau montre comment les ménages habitent désormais dans de petites demeures urbaines, non plus en tant que propriétaire du foyer, mais plutôt comme locataire d'un logis. Même si les familles modernes semblent vouloir rester accrochées à certaines mœurs traditionnelles, il remarque aussi que les fonctions biologiques, éducatives, religieuses, économiques, protectrices et récréatives de la famille changent peu à peu. «[...] Les ouvriers du Canada français, note alors Falardeau, se sont éloignés de l'esprit de famille et de la solidarité qui étaient caractéristiques de nos familles rurales. La famille dont le chef est un salarié et, en particulier, un ouvrier d'usine, est économiquement instable et vulnérable.»<sup>88</sup>

En fait, la famille perd plusieurs de ses responsabilités au profit d'autres institutions comme l'hôpital ou l'école. Le bien-être de la famille ne s'organise plus autour de la participation de chaque individu, mais tient plutôt entre les mains de la figure paternelle, qui elle, dépend du bon rendement des industries<sup>89</sup>. «Cette réorientation des rapports entre le père, la mère et les enfants qui travaillent, disait Falardeau, entraîne comme sentiments d'impuissance chez les premiers et d'émancipation chez les derniers. Des familles égalitaires et démocratiques tendent à remplacer aujourd'hui les familles du

---

<sup>87</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, «*Orientations nouvelles des familles canadiennes-françaises*», Conférence prononcée au Congrès régional sur les Loisirs familiaux, Montréal, 25 mars 1949, p. 1.

<sup>88</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, «L'évolution de nos structures sociales», *op. cit.*, p. 20.

<sup>89</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, «*Orientations nouvelles des familles canadiennes-françaises*», *op. cit.*, p. 6,7 et 8.

type ancien, autoritaire et communautaire.<sup>90</sup>» Inutile de dire que les études de Falardeau sur la famille étaient très avant-gardistes pour son époque.

#### 4.1.4. Les classes sociales

Pendant bien des années, le Québec était représenté par une structure unique de classe. L'Église régnait à la tête d'une hiérarchie apparemment inébranlable. Dans un article intitulé *Évolution des structures sociales et des élites au Canada français*<sup>91</sup>, Falardeau y montre bien les étapes par lesquelles la noblesse, les politiciens et les mieux nantis ont rapidement été surpassés par le clergé et comment l'Église a su acquérir un rôle si prépondérant au Québec. «C'est peu dire, affirme-t-il, que l'Église et la société canadienne-française ont été entremêlées. L'Église a été ici la principale structure d'autorité et de pouvoir, parallèle à la structure politique et souvent supérieure à celle-ci.<sup>92</sup>» Mais l'après-guerre et l'entrée dans la modernité font en sorte que la hiérarchie sociale change rapidement.

Dans le cadre de ses recherches, Falardeau montre bien comment les classes sociales se forment selon que les gens se trouvent en ville ou en campagne, dans de petites agglomérations ou des plus grandes, à proximité des usines ou plus éloignée des industries, soient qu'ils parlent anglais ou encore français. «En fait, articule Falardeau, il n'y a pas aujourd'hui une structure locale différente les unes des autres. Elles varient d'une région à une autre, selon le volume et l'hétérogénéité de l'industrie, le degré de

<sup>90</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, «L'évolution de nos structures sociales», *op. cit.*, p. 21.

<sup>91</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, «Évolution des structures sociales et des élites au Canada français», *Structures sociales du Canada français*, SYLVESTRE, Guy (éd.), Études de membres de la section 1 de la Société royale du Canada, Presses de l'Université Laval / University of Toronto Press, 1966, pp. 3-13.

<sup>92</sup> *Ibid.*, p. 13.

différenciation professionnelle, l'intensité de l'urbanisation et le réseau des relations entre Français et Anglais dans chaque région.»<sup>93</sup> Malgré toute l'importance que détenait encore le clergé à l'époque, les études de Falardeau ont montré que les structures de classes sociales évoluent constamment, et ce, vers de multiples directions et selon plusieurs facteurs.<sup>94</sup>

On a souvent tendance à associer le concept de classes sociales aux théories de Karl Marx. Cependant, la théorie avancée par Falardeau sur le sujet s'en éloigne, dans la mesure où elle ne met pas au premier plan la lutte des classes. Elle dresse davantage un portrait des classes sociales du Canada français par rapport au niveau de prestige que détient chacun des individus. «Pour lui, l'objectivité des distances sociales réparties aux extrêmes de l'échelle sociale était inscrite dans l'identification que chacun faisait de lui-même à un groupe, et non dans une réalité infrastructurelle.<sup>95</sup>» S'il revient à l'individu de s'auto-situer dans une classe particulière, cette base multifactorielle rend la chose encore plus imprévisible. «Faites l'expérience, disait Falardeau, demandez à un certain nombre de personnes, y compris vos proches ou vos amis, à quelle classe sociale ils appartiennent : vous serez étonnés du luxe des réponses.<sup>96</sup>»

Les études de Falardeau montrent néanmoins que les citoyens s'insèrent véritablement eux-mêmes dans une classe distincte, et ce, d'après trois critères particuliers : le fait de posséder un emploi spécialisé, le fait d'avoir une relation

---

<sup>93</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, «L'évolution de nos structures sociales», *op. cit.*, p. 22.

<sup>94</sup> *Ibid.*, p. 21 et 22.

<sup>95</sup> WARREN, Jean-Philippe, «*L'engagement sociologique*», *op. cit.*, p. 290 et 291.

<sup>96</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, «Réflexion sur nos classes sociales», *Nouvelle revue canadienne*, I, 3, juin-juillet 1951, p. 6.

privilegiée avec leurs patrons et le fait d'être en mesure d'offrir une instruction convenable à leurs enfants.<sup>97</sup> Quoi qu'il en soit, «deux critères de stratification sociale sont particulièrement significatifs dans le Québec aujourd'hui, articulait malgré cela Falardeau. «[...] Les deux facteurs<sup>98</sup> de prestige social les plus authentiques, au Canada français, écrit-il alors, sont encore l'appartenance à la vie ecclésiastique ou la gravitation professionnelle dans son orbite, et l'identification avec le pouvoir politique. Ce sont, ajoute-t-il, les deux «lieux» par excellence de l'altitude enviable.»<sup>99</sup>

#### 4.1.5. La paroisse

À l'époque où Falardeau débute sa carrière, l'Église détient encore un rôle considérable pour les communautés rurales et urbaines. Il apparaît donc évident qu'il s'y est intéressé avec tant d'acharnement. En plus d'enseigner pendant quelques années un cours portant sur la sociologie de la paroisse au département de sociologie de l'Université Laval, Falardeau rédige plusieurs articles sur le sujet<sup>100</sup>. «The changing structure and functions of the parish in modern cities, affirme alors Falardeau, offer one of the most

<sup>97</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, «L'évolution de nos structures sociales», *op. cit.*, p. 23.

<sup>98</sup> Dans «L'évolution de nos structures sociales», *op. cit.*, p. 25, Falardeau ajoute même un troisième facteur, qui est celui qui représente une identification ou une liaison étroite aux Anglais.

<sup>99</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, «Réflexions sur nos classes sociales», *op. cit.*, p. 9.

<sup>100</sup> Voir, entre autres, les ouvrages suivants: FALARDEAU, Jean-Charles, «Les recherches religieuses au Canada français», *Recherches sociographiques*, vol. 3, no. 1-2, 1962, pp. 209-228 ; FALARDEAU, Jean-Charles, «The Parish as an institutional type», *The Canadian Journal of Economics and Political Science*, XV, 3, August 1949, pp. 353-367 ; FALARDEAU, Jean-Charles, «Rôle et importance de l'Église au Canada français», *Esprit*, 193-194, août-septembre 1952, pp. 214-229, reproduit dans : RIOUX, Marcel et Yves MARTIN, *op. cit.*, pp. 40-56 ; FALARDEAU, Jean-Charles, «Parish research in Canada», dans NUESSE, C.J. et Thomas J. HARTE (éds), «*The Sociology of the Parish*», Milwaukee, Bruce Publishing, 1951, Appendix A, p. 332 ; FALARDEAU, Jean-Charles, «Sociologie de la paroisse», *Sciences sociales du Canada*, XXXe session (edmundston), Montréal, Institut social populaire, 1953, pp. 136-147 ; FALARDEAU, Jean-Charles, «Les paroisses dans nos villes : aujourd'hui et demain», *Communauté chrétienne*, IV, 24, novembre-décembre 1965, pp. 481-489.

fruitful areas for empirical studies to sociologists everywhere, but especially in North America.<sup>101</sup>»

Dans un article intitulé *Paroisses de France et de Nouvelle-France au XVIIIe siècle*<sup>102</sup>, Falardeau expose fidèlement les origines de la paroisse au Québec, en plus d'établir les principales structures paroissiales du Canada français. Plus tard, dans un article intitulé *Sociologie de la paroisse*<sup>103</sup>, Falardeau tente, en s'appuyant sur une vision globalisante, de dresser une synthèse des faits sociaux reliés à la paroisse. «La sociologie, en effet, affirme-t-il dans ce texte, se plaît à prétendre qu'elle est en mesure de présenter certaines synthèses des faits humains, tout au moins qu'elle observe ceux-ci dans une optique globale. Nous pourrions vérifier jusqu'à quel point il en est ainsi en tâchant de répondre, aussi critiquement que possible, aux deux questions suivantes : 1. comment faut-il voir la paroisse ? 2. comment peut-on la connaître ?»<sup>104</sup> Il répond à la première question en nous expliquant que plusieurs chercheurs américains et européens sont déjà tombés, antérieurement, dans le piège de commettre une grave erreur d'ordre méthodologique.

Il est tentant, nous expose-t-il, d'observer une paroisse uniquement de l'extérieur, en relevant, par exemple, une simple topographie exposant la participation des fidèles. Falardeau nous fait comprendre, rapidement d'ailleurs, qu'il faut pousser notre analyse

---

<sup>101</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, «Parish research in Canada», op. cit., p. 332.

<sup>102</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, «Paroisses de France et de Nouvelle-France au XVIIIe siècle», Québec, Cahiers de l'École des sciences sociales de Laval, Éditions du Cap Diamant, II, 7, 38 pages; cet extrait fut reproduit, non entièrement cependant, sous le titre «La paroisse canadienne-française au XVIIIe siècle» dans : RIOUX, Marcel et Yves MARTIN, op. cit., pp. 33-43.

<sup>103</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, «Sociologie de la paroisse», *Sciences sociales du Canada*, XXXe session (Edmundston), Montréal, Institut social populaire, 1953, pp. 136-147.

<sup>104</sup> Ibid., p. 136.

beaucoup plus en profondeur. La paroisse, explique-t-il, est un élément qui constitue l'Église et plus encore, la religion tout entière. De ce fait, si l'on veut faire une sociologie de la paroisse, il faut également être prêt à faire une sociologie de l'Église et plus encore, une sociologie de la religion<sup>105</sup>. Il faut donc voir la paroisse dans sa totalité. «Quiconque désire saisir la paroisse dans sa richesse dynamique, atteste alors Falardeau, doit la définir, c'est-à-dire déterminer ses éléments constitutifs. Une telle définition sera peut-être descriptive ; elle sera inévitablement provisoire. Elle devra cependant, pour être satisfaisante et avoir une valeur heuristique, correspondre aux faits de façon aussi intime possible.»<sup>106</sup>

Mais quels sont véritablement les éléments constitutifs de la paroisse ? Falardeau les classe selon trois ordres bien déterminés. D'une part, le sociologue doit s'attarder au territoire de la paroisse, aux frontières la délimitant, à ce qu'il appelle la «juridiction» de la paroisse. Dans cette juridiction nous raconte-t-il, se trouve bien entendu l'étendu du territoire, mais aussi le foyer physique de la paroisse, c'est-à-dire l'Église en tant que telle. On y rajoute également l'organisation et les comportements des fidèles. D'autre part, le chercheur doit se pencher sur la «paroisse-institution», c'est-à-dire le curé, ses vicaires et l'ensemble des fonctionnaires ecclésiastiques. Comment ceux-ci mettent-ils en œuvre leur mission sacrée ? Quels impacts ont-ils sur les fidèles ? De plus, le sociologue doit s'intéresser à ce que Falardeau appelle la «paroisse-collectivité», à savoir d'emblée,

---

<sup>105</sup> Falardeau a d'ailleurs été l'auteur de quelques articles en la matière. En voici quelques exemples : FALARDEAU, Jean-Charles, «Les recherches de sociologie religieuse au Canada», *Lumen vitae*, Bruxelles, VI, 162, 1951, pp. 127-142 (article aussi traduit en anglais sous le titre : *Religious Sociology in Canada*); FALARDEAU, Jean-Charles, «Les recherches sociologiques, anthropologiques et psychologiques sur la religion vécue au Québec français», *Cahiers d'études des religions populaires*, X, Montréal, Institut d'études médiévales, mars 1971, ronéotypé, pp. 4-21.

<sup>106</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, «Sociologie de la paroisse», *op. cit.*, p. 139.

tous les aspects de son organisation, par exemple, sa compartimentation en classes sociales ou encore sa diversité ethnique. Ensuite, le degré d'adhésion des fidèles à la paroisse et les différentes formes de pratiques et de participations religieuses.<sup>107</sup>

Puis, Falardeau tente alors de répondre à la deuxième interrogation : comment connaître la paroisse ? «Nous avons mis en lumière les trois paliers essentiels d'une sociologie de la paroisse, écrit-il alors. Il nous reste à signaler ce que doivent être certaines curiosités particulières de l'enquêteur sérieux. Ces curiosités, poursuit-il, peuvent se ramener à trois ordres de questions : 1. quels problèmes observer ; 2. dans quelle optique les observer ; 3. quelles méthodes appliquer.»<sup>108</sup> Fidèle à l'ère de son temps, Falardeau nous indique que le plus grand nombre de questions et de problèmes observés nous viennent, inévitablement, des phénomènes, toujours inter-reliés, de l'industrialisation et de l'urbanisation au Canada français. Il nous rappelle que si auparavant l'Église marquait le centre de la vie en communauté en campagne, elle est désormais remplacée par les usines et les mines, qui elles, se retrouvent dans des zones économique-sociales en ville.

Les églises sont maintenant contenues dans ces différentes zones urbaines, les fidèles y sont moins nombreux et beaucoup plus diversifiés. Ils proviennent de classes sociales différentes, ils sont issus de vieilles ou de jeunes familles, ils sont de différentes ethnies également. Ils sont devenus des fidèles «temporaires», libres de changer de paroisse s'ils le désirent. Ainsi, dans quelle optique le sociologue doit-il observer ce phénomène ? En définitive, écrit alors Falardeau, notre investigation de la paroisse peut

---

<sup>107</sup> Ibid., p. 140 et 141.

<sup>108</sup> Ibid., p. 144.

être polarisé par deux questions fondamentales : 1. jusqu'à quel point la paroisse est-elle encore un cadre d'intégration sociale réelle ? 2. jusqu'à quel point l'enseignement de l'Église qu'elle transmet demeure-t-il un important facteur de «contrôle» du comportement des fidèles ?<sup>109</sup> Mais encore reste-t-il à mettre en branle une méthodologie à appliquer aux phénomènes sociaux en question. De cette façon, Falardeau nous remémore la nécessité de connaître d'abord l'ensemble de la société dans laquelle se situe une paroisse, pour ensuite être mieux préparée à l'analyse de celle-ci. «C'est une exigence de la connaissance sociologique, affirme-t-il enfin, qu'avant de comprendre la partie il faut comprendre le tout. J'ajoute aussitôt que c'est là l'idéal et que, d'ailleurs, les deux démarches, loin de s'exclure l'une l'autre, se complètent et peuvent être simultanées. Mais on ne pourra jamais échapper, ajoute-t-il, au fait que pour poser les bonnes questions au sujet de la patrie, il faut les poser d'après notre connaissance ou notre intuition du tout.»<sup>110</sup>

Ross a soulevé quelques objections au sujet des idées de Falardeau que nous venons d'exposer. En effet, elle reproche à Falardeau de ne pas tenir compte des mouvements de groupes pouvant se former lorsque surviennent des phénomènes comme celui de l'industrialisation. Elle donne l'exemple des mouvements ouvriers qui peuvent se former lorsque des changements se produisent au niveau de la structure économique. Quelles peuvent être les répercussions de la formation de tels groupes? «One of the serious omissions, in my opinion, affirme alors Ross, is that there is no reference to the rise of different types of informally organized groups during this change in the basic economic structure of the province. Sociologists, poursuit-elle ainsi, have found that

---

<sup>109</sup> Ibid., p. 146.

<sup>110</sup> Ibid., p. 144.

groups such as *cliques* are a universal phenomenon of industrialization. They are now considered to be so important for the participants that it is felt that they enable us to understand much behaviour that was formerly ignored as being «irrational» by the man in the street.»<sup>111</sup>

Ross continue ensuite avec une autre critique, qui elle, peut paraître encore plus sévère. Elle déclare que l'étude de Falardeau ne met pas assez l'emphase sur le fait que le phénomène de l'industrialisation au Canada français ne peut pas être vu, à lui seul, comme un phénomène isolé. Celui-ci, affirme Ross, doit être pris en considération dans une proportion plus large du Canada tout entier, puisqu'il peut être intéressant de s'attarder, par exemple, aux effets, en termes de changements sociaux, que peuvent contenir les impacts du Canada anglais sur le Canada français. «This means, écrit enfin Ross, that a study of the adjustment of either one group to changing condition must always take the other group into consideration within a much more flexible framework of thought than is usual when one group is assigned a position of complete dominance and the other complete minority status.»<sup>112</sup>

#### **4.1.6. Recherches sociographiques**

Malgré la critique, les recherches de Jean-Charles Falardeau portant sur la morphologie sociale du Canada français restent une besogne de défricheur que l'on ne peut ignorer. Que l'on fasse référence à ses études sur la paroisse, les classes sociales ou encore la famille, il ressort toujours de celles-ci une seule et même intention : «d'abord

---

<sup>111</sup> ROSS, Aileen D., «Comments», tiré de FALARDEAU, Jean-Charles, (Édit.), «Essais sur le Québec contemporain», *op. cit.*, p. 123.

<sup>112</sup> Ibid., p. 124.

dégager l'histoire et la genèse du fait étudié, le décortiquer, le mettre en relation avec un ensemble plus vaste, cerner enfin les défis posés aux contemporains.»<sup>113</sup> C'est ainsi qu'en 1960, suite au colloque sur la situation de la recherche au Canada français et afin de donner libre cours aux recherches de morphologie sociale au Québec y ayant été enfanté, il forme, en collaboration avec Fernand Dumont, la revue *Recherches sociographiques*.

Cette revue sera principalement consacrée à la publication d'études «d'ensemble» portant sur la société canadienne-française. «C'est une excellente façon d'aborder une société, affirment alors Dumont et Falardeau, que d'analyser les vastes représentations idéologiques qu'elle s'est données, au risque de s'enfermer dans des adhésions ou des thèmes stéréotypés.»<sup>114</sup> On retrouve ainsi dans cette revue, des monographies empiriques et des articles descriptifs qui s'attardent, scientifiquement, à la société québécoise «au ras du sol» et plus en particulier, aux impacts de l'industrialisation et de l'urbanisation sur celle-ci. «Nos cahiers seront axés sur la recherche, affirment ainsi les deux directeurs. Nous pensons cependant qu'ils ne seront pas sans intérêt pour ceux qui les liront avec des préoccupations d'action. Ils apporteront des matériaux précieux, nous semble-t-il, aussi bien pour une pastorale qui voudrait se renouveler au contact des complexes des réalités humaines que pour une politique qui deviendrait soucieuse des nuances. Nous publierons d'ailleurs, à l'occasion, des notes de sociologie appliquée.»<sup>115</sup>

---

<sup>113</sup> LANGLOIS, Simon, «Critique social et critique littéraire», *op. cit.*, p. 11.

<sup>114</sup> DUMONT, Fernand et Jean-Charles FALARDEAU, «Pour la recherche sociographique au Canada français», *Recherches sociographiques*, vol. 1, no. 1, 1960, p. 3.

<sup>115</sup> *Ibid.*, p. 5.

La création de la revue *Recherches sociographiques* eut l'effet d'un «nouveau tremplin» pour la sociologie à l'Université Laval. D'ailleurs, la revue existe encore aujourd'hui et l'intérêt qu'on lui porte semble d'autant plus important.

#### 4.2. Enjeux et débats

À la fin des années quaranté et au début des années cinquante, Falardeau a soulevé quelques enjeux et débats importants. Tout enrichi des études morphologiques qu'il a mises en chantier ou qu'il a déjà complétées, Falardeau n'hésitera pas à monter à l'avant-scène pour donner son opinion lors de colloques, de discussions ou encore d'entrevues télévisées ou radiodiffusées. Ainsi, d'une manière beaucoup plus polémique, Falardeau donnera une suite pratique à ses études antérieures. Il se penchera, entre autres, sur ce qu'il considère comme étant les «épines» du fédéralisme canadien<sup>116</sup>, un peu plus tard, il s'intéressera aux droits de l'homme en lien avec la politique canadienne<sup>117</sup> et, bien entendu, à la question nationale du Québec<sup>118</sup>.

«Falardeau et ses collègues de l'Université Laval, affirme alors Marcel Fournier, participent au mouvement de contestation du régime duplessiste, ils forment régulièrement leurs critiques dans les pages du journal *Le Devoir* ou dans la revue *Cité libre* et lors des congrès annuels de l'Institut canadien des affaires publiques, où l'on

<sup>116</sup> Voir à ce sujet : FALARDEAU, Jean-Charles, «*Quelques épines du fédéralisme canadien*», Canada : Relations Abroad, Some Problems at Home, Toronto, The Canadian Institut of International Affairs, Report of the Twelfth Annual Study Conference at Kingston, May 26, 27, 1945, pp. 15 à 23. Il est à noter que l'on peut se procurer cet ouvrage à Bibliothèque et Archives Canada à Ottawa.

<sup>117</sup> Voir à ce sujet : FALARDEAU, Jean-Charles, «Droits de l'homme et politique canadienne», *Cité Libre*, nouvelle série, XI, 29, août-septembre 1960, pp. 28 et 29.

<sup>118</sup> Voir à ce sujet : FALARDEAU, Jean-Charles et Jean-Charles BONENFANT, «*Cultural and political implications of French-Canadian nationalism*», The Canadian Historical Association, Report of the Annual Meeting Held at Toronto, May 23, 24, 1946 : pp. 56 à 73.

traite du «peuple souverain» (1954), le l'éducation (1956) et de la liberté (1959). Leur engagement coopératif (la revue *Ensemble*) et syndical. Non seulement les professeurs en sciences sociales de l'Université Laval donnent-ils leur appui aux ouvriers de la grève de l'amiante en 1949, ajoute Fournier, mais aussi ils fournissent quelques années plus tard, une analyse de cet événement historique dans un ouvrage édité par Pierre Elliott Trudeau et préfacé par Jean-Charles Falardeau.»<sup>119</sup> Ainsi, Falardeau réservera la plupart de ses efforts à trois motifs particuliers : la grève de l'amiante, le rôle des universités et la dualité canadienne.

#### 4.2.1. La grève de l'amiante

En 1974, dans le liminaire mettant en lumière son itinéraire sociologique, Falardeau écrit les lignes suivantes : «Le régime Duplessis obligea tous ceux qui se préoccupaient de progrès social à répudier la rhétorique négative et l'immobilisme qui, de nouveau, masquait les problèmes réels. Nous, des sciences sociales de Laval et de Montréal, comme plusieurs de Radio-Canada et comme bien d'autres, fûmes engagés dans une sorte de maquis politique. Il fallut prendre parti pour le bond en avant. C'est dans cette conjoncture, ajoute alors Falardeau, qu'avec Frank R. Scott je dirige la préparation et la publication des études qui constitueront, en 1956, le volume sur *La grève de l'amiante* finalement mis en forme par Pierre Elliott Trudeau.»<sup>120</sup>

Dans la préface de l'ouvrage de Trudeau, Falardeau porte un regard honorable sur l'œuvre en question, apparaissant à ses yeux, comme une prise de conscience

---

<sup>119</sup> FOURNIER, Marcel, «L'entrée dans la modernité : Science, culture et société au Québec», *op. cit.* p. 190.

<sup>120</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, «Itinéraire sociologique», *op. cit.* pp. 224 et 225.

satisfaisante des problèmes sociaux de l'époque. Pour Falardeau, ce bouquin tente de remettre en perspective les antécédents et les conséquences de la grève de l'amiante de 1949 ayant eu lieu, prioritairement, à Thedford Mines et à Asbestos. Une grève qui, pour le sociologue de Laval, fut le reflet des structures sociales de notre société. Selon Falardeau, trois ordres institutionnels sont à la base de la grève de l'amiante : le clergé, l'État et les patrons des grandes industries de l'époque. «Ce fut notre Sainte-Alliance, affirme alors Falardeau. L'immémoriale «bonne-entente» entre les gouvernements québécois et les patrons de «nos» grandes industries. La pensée sociale de l'Église québécoise a implicitement et explicitement pris parti pour les ordres économiques et politiques existants. On voit donc à quel triple rempart devaient se heurter les premiers efforts d'authentique promotion ouvrière, quels mécanismes mettait en cause toute tentative de revendication sociale, quel pouvait être l'enjeu ultime d'une grève comme celle de l'amiante.»<sup>121</sup>

Même si cette Sainte Alliance ne fut pas dissolue à la fin du conflit, il reste néanmoins que notre société fut appréhendée et transformée par un nouveau personnage : le syndicalisme canadien-français. Le syndicat, apparaissant à l'époque comme la pensée «officielle» du mouvement ouvrier, apporte ainsi une différence d'ordre «intellectuel». Il forme alors le «réalisme» et le «dynamisme» d'une nouvelle conscience ouvrière collective. «Le syndicalisme canadien-français, affirme alors Falardeau, a dû s'engager de plus en plus dans les revendications économiques. Pour obtenir justice, pour se faire entendre même, il lui fallait se faire reconnaître. Pour se faire reconnaître, il devait

---

<sup>121</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, «Préface» de *«La grève de l'amiante : une étape de la révolution industrielle au Québec»*, collectif sous la responsabilité de Frank Scott et Jean-Charles Falardeau, sous la direction de Pierre-Elliott Trudeau, Montréal, Cité Libre, 1956, p. XIII.

prouver sa puissance effective. Voilà, réduit à sa plus simple expression, le sens, non seulement de la grève d'Asbestos, mais de toute l'histoire récente du syndicalisme dont Asbestos a constitué un plus dramatique épisode.»<sup>122</sup>

Un peu après ces lignes, Falardeau enrichit son point de vue en poursuivant, cette fois-ci, sur la conscience ouvrière : « C'est à condition que celle-ci (la conscience ouvrière) s'en pénètre et s'en convainque, pour en dégager les formules d'une action persévérante, que les progrès acquis au moment d'Asbestos ne seront pas sans lendemain.»<sup>123</sup>

#### 4.2.2. Les universités

Au début des années cinquante, Falardeau s'implique au cœur d'un débat sur le rôle des universités. Son opinion semble s'insérer dans une idéologie très conservatrice et une certaine amertume d'un passé déjà trop loin. Il portera une réflexion sévère sur le devenir des universités, dénonçant surtout, les pressions géantes qu'impose la société sur les universités québécoises, la bureaucratisation de celles-ci et la professionnalisation de ces institutions. Pour Falardeau, l'impact de l'université sur le milieu social n'est pas négligeable. Son influence est directe et multiple. En 1952, Falardeau affirme qu'«une évaluation de la responsabilité sociale de nos universités doit être établie d'après des considérations de deux ordres : d'une part, un examen des exigences de la nature même

---

<sup>122</sup> Ibid., p. XIV.

<sup>123</sup> Ibid., p. XVII.

de l'université; d'autre part, un examen des exigences concrètes de la société canadienne-française contemporaine. »<sup>124</sup>

Falardeau débutera donc par esquisser le portrait, quelque peu nostalgique, de nos universités d'hier. Ces universités qui, sans toutefois être entièrement instituées par l'Église canadienne, furent pendant bien des années, le résultat d'un dur et continu labeur de la part du clergé. «Le souci scrupuleux de l'orthodoxie doctrinale et d'une fidélité absolue à la pensée officielle de l'Église, affirme Falardeau, a longtemps dominé toute préoccupation pédagogique. Bien plus, la conception même du rôle que s'étaient assigné nos universités refléta la conception que se faisait notre clergé de la société canadienne-française durant la seconde moitié du XIXe siècle.»<sup>125</sup>

D'ailleurs, l'organisation ancienne des universités en quatre facultés le démontre bien. Pendant longtemps, la théologie, les arts, la médecine et le droit formaient ensemble, le cercle des sciences sacrées où on y retrouvait que «l'élite» des intellectuels québécois. Falardeau affirme ainsi que «la trilogie théologie-médecine-droit correspond à ce qui était et demeura longtemps au Canada de langue française l'idéal de l'ambition professionnelle et du prestige social : la prêtrise, la pratique de la médecine, la pratique du droit.»<sup>126</sup> Aujourd'hui, même si la stratification sociale diffère d'autrefois, il semble encore que ce prestige professionnel perdure. Cependant, avec l'arrivée de l'urbanisation et de l'industrialisation, les sociétés d'aujourd'hui ont changé, de même que les universités.

---

<sup>124</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, *«Les universités et la société : Mission de l'université»*, compte rendu de Carrefour 52, Montréal, Beauchemin, 1952, p. 40.

<sup>125</sup> Ibid., p. 42.

<sup>126</sup> Ibid..

Selon Falardeau, ces dernières ne s'attardent pas aux véritables questions. Les universités d'aujourd'hui sont caractérisées par une constellation presque qu'innombrable de départements, facultés et écoles. Ainsi, pour Falardeau, l'université se voit menacée d'un premier «péril». Elle est devenue «comme une «entreprise» poursuivant une fin propre sans rapport avec l'objectif des unités voisines. L'université s'est transformée en une institution «bureaucratique», en ce sens que très peu parmi ceux qui participent à son existence sont en mesure de saisir la totalité des activités qui s'y exercent ni souvent d'établir quelque lien entre celles-ci.»<sup>127</sup> Ce que l'université d'aujourd'hui perçoit comme un progrès, Falardeau le perçoit plutôt comme une menace à sa dissolution. D'ailleurs, devant le nouveau destin de l'université, qui est celui de se transformer en entreprise, Falardeau affirme que «l'administrateur, par la force des choses, est celui contre lequel le professeur devra le plus solidement se prémunir pour ne pas se voir transformer en fantassin de la comptabilité.»<sup>128</sup>

Le deuxième péril universitaire qui préoccupe Falardeau est celui de la professionnalisation des institutions universitaires. Les écoles «professionnelles», selon Falardeau, servent à former les étudiants à la pratique de professions données et particulières tels l'arpentage, la métallurgie ou encore la comptabilité. Étant au service du gouvernement, les universités s'engagent à former les corps professionnels dont la société a besoin. Qui plus est, elle devra proposer de la matière nouvelle, réorienter la recherche, changer les conditions de réussite et refaire les modalités d'évaluation. Falardeau avoue que «le professeur d'université, s'il succombait à ces sommations, se verrait bientôt

---

<sup>127</sup> Ibid., p. 45.

<sup>128</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, «Les chaînes de Prométhée», *Liberté*, vol. I, no. 2, mars-avril 1959, p. 74.

réduit au rôle de technicien, voué seulement à produire d'autres techniciens encore plus efficaces que lui-même. C'est contre ces sollicitations qu'il doit affirmer les exigences d'un enseignement proprement supérieur dont les canons et les critères doivent être déterminés par lui, non par l'extérieur. S'il succombe aux pressions, il continuera à être dans l'université; il ne sera plus de l'université.»<sup>129</sup>

Dans la même ligne d'idée, il semblerait que l'université soit menacée d'un troisième et dernier péril : la société elle-même. Si autrefois l'université apparaissait comme l'un des moteurs premiers de notre milieu social, il semble qu'aujourd'hui c'est plutôt l'inverse qui se produit. En réalité, «notre société au contraire tend à définir l'universitaire et à l'utiliser aux conditions qu'elle pose elle-même. Elle attend de lui [...], des services techniques d'intérêts immédiats.»<sup>130</sup> Or, comment contrer le fait que la société tente subtilement et furtivement de modeler l'université à son image? Selon Falardeau, «toutes les sociétés avant la nôtre ont mis à contribution le savant universitaire, qu'il fût philosophe, homme de lettres ou versé dans les sciences de la nature. Mais toujours, dans le passé, on a utilisé le maître universitaire aux conditions qu'il posait lui-même. L'Occident, a-t-on dit, qui a créé le «scholar», l'a créé libre.»<sup>131</sup>

Ainsi, pour échapper à ces trois périls, l'université se doit de redevenir un «lieu de synthèse». Un endroit où l'on réforme le jugement et accentue les capacités intellectuelles dans les recherches, l'enseignement et l'invention. Un lieu où la priorité est donnée au travail de l'esprit et où la qualité de l'enseignement ne cesse de s'améliorer.

---

<sup>129</sup> Ibid., p. 73.

<sup>130</sup> Ibid., p. 74.

<sup>131</sup> Ibid.

Un milieu où le professeur n'est plus qu'un simple fonctionnaire professionnel au service de la société, mais bel et bien un professeur-chercheur libre de ses idées, fidèle à un idéal de désintéressement et utilisant ses talents à la formation de nouveaux citoyens. «Il serait désastreux, affirme ainsi Falardeau, que la société canadienne-française, au moment où, par ses universités, elle va donner des fruits que promettait sa culture, tolérât que celle-ci fût étouffée par un assujettissement pire que la conquête des armes.»<sup>132</sup>

#### 4.2.3. La dualité canadienne

À la fin des années cinquante, Falardeau poussera plus loin son analyse sur «les deux solitudes», que forment à l'époque les Canadiens anglais et les Canadiens français. En collaboration avec Mason Wade, il publiera alors un bouquin intitulé *La dualité canadienne*<sup>133</sup>, dans lequel les auteurs tentent de dégager les sources de tensions premières au cœur de la dualité de culture au Canada, et de voir comment la nation canadienne a su contrôler et contenir celles-ci. Dans l'avant-propos, Falardeau écrit que «le moment était venu d'étudier objectivement les facteurs de tout ordre grâce auxquels les deux grands partenaires de la nation canadienne, les Canadiens de langue française et les Canadiens de langue anglaise étaient parvenus à accepter un *modus vivendi* relativement stable. Il serait important et bienfaisant, ajoute-t-il, de faire affleurer le vécu

---

<sup>132</sup> Ibid., p. 78.

<sup>133</sup> FALARDEAU, Jean-Charles et Mason WADE (dir.), «*La dualité canadienne : Essai sur les relations entre Canadiens français et Canadiens anglais*», Toronto et Québec, University of Toronto Press / Presses de l'Université Laval, 1960, 427 pages.

au niveau de la conscience, de façon à permettre une plus grande franchise et une plus grande liberté dans les conduites à venir.»<sup>134</sup>

Alors président du Comité pour l'étude des deux cultures au Conseil de Recherche en Sciences sociales du Canada, Falardeau, accompagné de son équipe de recherche, décide de se limiter à un certain nombre de recherches s'intéressant au cheminement des relations entre Canadiens français et Canadiens Anglais. Au début, la visée du projet semblait réalisable et les sujets très variés. Les études projetèrent de se pencher sur les institutions, les partis politiques, la démographie, la vie économique, les échanges socioculturels et même sur les conséquences psychologiques résultant de la distance entre les deux cultures canadiennes.<sup>135</sup> «L'objectif essentiel de cette recherche, affirme alors Falardeau, était de dégager les caractères dominants de la dualité de culture au Canada et de déterminer par quels moyens la nation canadienne avait dominé ses tensions internes. Notre ambition était de déceler, enrichie-t-il, les forces d'association et de dissociation dans la vie nationale.»<sup>136</sup> Tels étaient leurs espoirs.

Cependant, toute l'équipe, y compris Falardeau lui-même, réalise bien que leurs espoirs étaient peut-être trop ambitieux. Le Comité reconnaîtra peu de temps après que leur plan d'enquête fut beaucoup trop vaste vu la situation académique canadienne de l'époque. Ils opteront ainsi pour un nouveau projet, beaucoup plus décent et surtout plus pragmatique. «Nous décidâmes à ce moment, écrit Falardeau, de préparer un volume. Nous demanderions à des collaborateurs reconnus pour leur compétence de présenter, en

---

<sup>134</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, «Avant-propos», tiré de : *La dualité canadienne : Essai sur les relations entre Canadiens français et Canadiens anglais*, op. cit., p. V.

<sup>135</sup> Ibid., p. VI.

<sup>136</sup> Ibid.

de brèves synthèses, l'opinion qu'ils se font, à partir de leur expérience et des recherches existantes, des relations entre Canadiens anglais et Canadiens français. Une telle synthèse panoramique, ajoute-t-il, apporterait un éclairage nouveau sur le Canada contemporain.»<sup>137</sup> Ainsi, de la plume de chercheurs reconnus tels Albert Faucher, Pierre Elliott Trudeau, Philippe Garigue, Mason Wade et Jean-Charles Falardeau lui-même, ce livre semble avoir donné naissance à d'importantes études portant sur les deux identités culturelles canadiennes que forment les Français et les Anglais.

D'ailleurs, dans une perspective générale, Falardeau y signera un article intitulé *Les Canadiens français et leur idéologie*.<sup>138</sup> Dans cette rubrique, Falardeau traite de la province de Québec, apparaissant, aux yeux de plusieurs Canadiens Anglais, comme une «terre inconnue». Cet essai, écrit-il, a l'ambition d'éclairer une fois de plus cette *terra incognita* et d'aider à une intelligence plus vive du Canada français.»<sup>139</sup> Il y poursuivra donc l'objectif de présenter qui sont les Canadiens français afin de faciliter un éventuel et graduel rapprochement entre les «deux solitudes». «Le postulat sur lequel sont fondées les réflexions qui suivent, affirme alors l'auteur, est familier aux historiens et aux sociologues. On peut le formuler comme suit : les relations entre les Canadiens de langue française et ceux de langue anglaise tiennent à une certaine conception que ceux-là se font de ceux-ci ; cette conception est elle-même un résultat historique et s'insère dans une conception sous-jacente et plus générale que les canadiens-français se font du Canada dans son ensemble, du rôle que les «Anglais» y ont joué et du rôle qu'eux-mêmes

---

<sup>137</sup> Ibid., p. VII.

<sup>138</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, «Les Canadiens français et leur idéologie», tiré de : *La dualité canadienne : Essai sur les relations entre Canadiens français et Canadiens anglais*, op. cit., pp. 20 à 38.

<sup>139</sup> Ibid., p. 20.

estiment y avoir joué. En définitive, ajoute-t-il, c'est à travers une certaine image qu'il a de lui-même dans le contexte canadien que le Canadien français perçoit les autres et qu'il définit ses attitudes et ses comportements envers eux.»<sup>140</sup>

Ainsi, Falardeau débutera par définir qu'est-ce qu'un Canadien français. Aux yeux de ce dernier, celui-ci apparaît, contrairement au Canadien Anglais, comme un être restreint au Québec et qui, en dehors de cette province, apparaît complètement dépourvu et peut même aller jusqu'à percevoir le sentiment de «passer à l'étranger». Il enchaîne ensuite avec l'histoire du Canada français. Histoire qui, par sa culture, sa langue et sa religion, forme une identité collective distincte, capable de venir expliquer cette identité confuse et réduite que partagent bon nombre de Canadiens français. Enfin, il peaufine son analyse par l'entremise des idéologies et attitudes dominantes, capable d'influencer, par le fait même, les principales valeurs des Canadiens français. Ces influences sont principalement formées, on l'aura deviné, des attitudes face à l'Église et de l'idéologie nationaliste.

«Si la province de Québec demeure le lieu principal de la vie française au Canada, affirme Falardeau, elle n'en circonscrit pas toute la présence ou le dynamisme. Il est de l'intérêt du Canadien français, au point de vue même de sa culture, de ne pas définir ses droits en termes juridiques strictement provincialistes, mais en termes culturels qui aient un sens pour l'ensemble du Canada. Ce sont d'ailleurs des voix canadiennes-françaises qui, les premières, ont fait reconnaître et accepter le fait de la dualité ethnique et culturelle au Canada. La définition que le Canada donne maintenant de lui-même, poursuit-il, proclame ce jumelage de deux grands groupes dominants. Pour que cet équilibre se stabilise, il requiert la présence franche de chacun des deux protagonistes qui

---

<sup>140</sup> Ibid., p. 21.

ont maintenant prouvé qu'ils «se sont reconnus, qu'ils s'acceptent, et qu'ils s'entraident l'un l'autre».»<sup>141</sup>

Si, grâce à ses monographies d'ordre morphologique, Falardeau a su se forger une réputation dans le monde universitaire, c'est sans contredit son acharnement à vouloir mettre en relief les représentations collectives des Canadiens français par la critique de leurs œuvres romanesques, qui ont su faire de lui, un sociologue de renom au plan national. Pour présenter le plus fidèlement possible quelles étaient les intentions de Falardeau dans la deuxième moitié de sa carrière, il faut s'attarder à deux éléments : ses recherches sur l'histoire des grands penseurs québécois et leurs idées, ainsi qu'à la pierre angulaire de son œuvre tout entière, c'est-à-dire ses études portant sur l'imaginaire romanesque des Canadiens français.

#### **4.3. Physiologie sociale**

Au milieu des années soixante, une rupture importante s'effectue en ce qui a trait aux champs d'intérêts intellectuels de Jean-Charles Falardeau. Si pendant plusieurs années, ses études d'ordre morphologique, par exemple ses études sur les paroisses ou encore ses recherches sur les taudis de la ville de Québec, avaient su garder vivante ses préoccupations premières, il se penchera désormais sur des faits de nature physiologique tels les idées sociales du XIXe siècle, la littérature et la société canadienne-française, notre société et son roman et l'imaginaire social et la littérature. Tout comme quelques intellectuels de l'époque qui furent influencés par la méthodologie d'Émile Durkheim,

---

<sup>141</sup> Ibid., p. 38.

Fernand Dumont par exemple, Falardeau investira la seconde partie de sa carrière à l'analyse de la culture, des idées et de l'imaginaire social des Canadiens français.

«À cette époque, écrit alors Falardeau, je me ré-orienté tant par propension personnelle que par les nécessités de l'enseignement vers des interrogations posées par le passé québécois, l'histoire des idées durant notre XIXe siècle, les prophètes que furent Étienne Parent et Errol Bouchette. Le second colloque organisé par notre revue, en 1964, sur le thème *Littérature et société canadiennes-françaises* est l'étincelle qui allume une curiosité plus précise qui demeurera mon intérêt dominant jusqu'à ce jour, du côté d'une sociologie de la culture et de l'imaginaire.»<sup>142</sup> Cet intérêt pour la littérature canadienne-française apparaît ainsi comme l'aboutissement d'un cheminement intellectuel particulier. Mais pourquoi débiter par l'analyse des idées proposées par certains penseurs du XIXe siècle? Puisque pour Falardeau, avant même de se pencher sur un objet d'étude quelconque, les faits d'ordre physiologique dans le cas présent, il faut d'abord s'informer de ce qui a été fait dans le passé sur la question et non procéder inversement.

De plus, nous le remarquerons en outre ultérieurement, les études de l'imaginaire social et de la littérature proposées par Falardeau viennent parfaire ses recherches d'ordre morphologique. On y retrouve, la plupart du temps, des thèmes favoris tels la famille, la paroisse et les classes sociales, pour n'en nommer que quelques-uns. «Trop pudiquement caché, mis parfois à l'ombre, l'esthète chez Jean-Charles Falardeau, écrit Guy Rocher, devait finalement triompher lorsque le sociologue trouva son centre d'intérêt dans la sociologie de la littérature. La jonction de l'homme de science et de l'artiste s'est ainsi

---

<sup>142</sup>

FALARDEAU, Jean-Charles, «Itinéraire sociologique», *op. cit.* p. 225.

réalisée et nous a valu une contribution de pionnier en même temps que de grande qualité dans un secteur neuf.»<sup>143</sup>

En 1974, Falardeau avoue que le principal élément déclencheur l'ayant conduit vers l'étude de la littérature et de l'imaginaire aura été son séjour de trois ans à l'Université de Caen à titre de professeur invité. Là bas, il a la chance de se plonger dans un bon nombre de littératures aussi diverses les unes que les autres. «Les univers rêvés par les récits romanesques, écrit alors Falardeau, recèlent des structures, des forces imaginantes qui renvoient aux sources du non-dit dans la vie collective : je suis attiré par la recherche des relations entre les unes et les autres, par des épiphanies, par des homologues. Curieux destin, ajoute-t-il, qui me reconduit à la littérature de mes premières inclinaisons!»<sup>144</sup>

#### 4.3.1. Les idées sociales du XIXe siècle

En 1964, Falardeau rédige un opuscule intitulé *L'essor des sciences sociales au Canada français*. Dans cette petite brochure, Falardeau s'attarde aux pionniers des sciences sociales au Canada français, à ceux qu'il se plaît d'appeler les *Don Quichotte* du XIXe siècle. «Nous nous contenterons, dans un cadre restreint, écrit-il ainsi dans son avant-propos, d'esquisser quelques-uns des traits qui ont caractérisé le retard, l'apparition, les débuts et le premier essor de ces sciences dans notre milieu. Pour faire comprendre cette évolution, poursuit-il, nous ne pourrions nous retenir de la mettre en relation avec certains états du milieu social qui lui a servi de terreau. Et non seulement

---

<sup>143</sup> LANGLOIS, Simon, «Critique social et critique littéraire», *op. cit.*, p. 11.

<sup>144</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, «Itinéraire sociologique», *op. cit.*

avec le milieu social immédiat et contemporain, mais avec des états antérieurs de notre société qui permettent d'expliquer le présent.»<sup>145</sup>

À l'époque, cet écrit à propos des spécialistes des sciences sociales du XIXe siècle eut des répercussions considérables au Canada français. «Falardeau, écrit ainsi le sociologue Simon Langlois, a eu le souci constant d'enraciner la sociologie québécoise en parlant des précurseurs d'ici. «Le rôle de l'intellectuel, écrit Fernand Dumont, est de graver vivante une tradition de questions.» Ses travaux sur Érol Bouchette, Étienne Parent, Edmond de Nevers, Arthur Buies, Léon Gérin... sont aujourd'hui des pièces précieuses pour une histoire des idées au Québec.»<sup>146</sup> Falardeau a souvent jugé nécessaire de rendre mérite à ses grands pionniers et de répandre largement le génie de leurs théories. «Il y a eu parmi ces chefs de file intellectuels du passé, écrit-il ainsi, des penseurs hardis et novateurs qui, en avance sur les courants de leur époque et quelquefois très informés de l'une ou l'autre des sciences sociales telles qu'elles existaient alors, ont été littéralement les précurseurs de nos entreprises et de nos réussites actuelles. Nous les évoquerons longuement, non seulement pour rendre hommage à des pionniers, mais parce que nous retrouvons chez eux des préoccupations qui ressemblent souvent aux nôtres. Ils servent, à défaut de tradition intellectuelle, de pôles indicateurs sinon de modèles.<sup>147</sup>»

Voilà pourquoi, au début des années soixante, Falardeau écrit un bon nombre d'articles dans la rubrique «nos classiques retrouvés» de la revue *Cité libre*. Il écrit ces

---

<sup>145</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, «*L'essor des sciences sociales au Canada français*», op. cit., p. 10 et 11.

<sup>146</sup> LANGLOIS, Simon, «Critique social et critique littéraire», op. cit.

<sup>147</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, «*L'essor des sciences sociales au Canada français*», op. cit., p. 11.

articles dans l'intention de maintenir en vie les pensées et les œuvres des grands érudits que formaient, outre Léon Gérin, les Edmond de Nevers<sup>148</sup>, Olivar Asselin<sup>149</sup>, Arthur Buies<sup>150</sup> et Victor Barbeau<sup>151</sup>. Cependant, à ce chapitre, les efforts de Falardeau furent surtout dirigés en direction d'un penseur en particulier : il s'agit d'Étienne Parent. En plus de rédiger un article sur Parent dans le *Dictionnaire biographique du Canada* en 1972<sup>152</sup>, Falardeau publie, en 1975, un livre<sup>153</sup> recueillant les textes principaux de Parent ainsi qu'une biographie et une bibliographie sur le journaliste libéral. Pour l'historien Jean Hamelin, «cet ouvrage de Jean-Charles Falardeau ne nous semble pas avoir reçu de la part des revues l'accueil que méritaient les interrogations qui le sous-tendent, les significations qu'il récupère et l'actualité des problèmes qu'il soulève. Il n'est que de lire les conférences pour redécouvrir l'actualité de Parent. Celui-ci nous semble avoir posé un problème – comment deux nations appelées à coexister au sein d'un même territoire, d'une même société, pourront toutes deux s'épanouir? – qui est encore aujourd'hui au centre de nos préoccupations.»<sup>154</sup>

---

<sup>148</sup> Voir l'article suivant : FALARDEAU, Jean-Charles, «Actualité d'Edmond de Nevers», *op. cit.*

<sup>149</sup> Voir l'article suivant : FALARDEAU, Jean-Charles, «Asselin avait-il raison?», *Cité libre*, nouvelle série, XI, 24, janvier 1960, pp. 30 et 31.

<sup>150</sup> Voir l'article suivant : FALARDEAU, Jean-Charles, «Arthur Buies, l'anti-zouave», *op. cit.*

<sup>151</sup> Voir l'article suivant : FALARDEAU, Jean-Charles, «Un grand aîné de nos sciences de l'homme. Hommage à Victor Barbeau», *Recherches sociographiques*, vol. 20, no. 1, 1979, pp. 119-126.

<sup>152</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, «Étienne Parent», *op. cit.*

<sup>153</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, Avant-propos de «*Étienne Parent, 1802-1874, biographie, textes et bibliographie*», *op. cit.*

<sup>154</sup> HAMELIN, Jean, «Compte rendu de l'ouvrage recensé suivant : Jean-Charles Falardeau, *Étienne Parent, 1802-1874*», *Recherche sociographiques*, vol. 19, no. 1, 1978, p. 141.

Ainsi, dans l'avant-propos de son ouvrage, Falardeau écrit les mots suivants : «Le livre que voici ambitionne, à sa manière, de redonner relief à une grande tête de proue de notre XIX siècle, Étienne Parent, auquel on ne semble pas avoir prêté, jusqu'à maintenant, suffisamment attention. Journaliste de combat durant la plus cruciale période de ce siècle, patriote libéral et agressif, essayiste érudit, c'est pourtant à Parent que l'on doit des diagnostics et des mots d'ordre qui demeurent, *mutatis mutandis*, des impératifs catégoriques d'une pressante actualité. [...] Il fut homme de racines et visionnaire, ajoute alors Falardeau, mieux le connaître ne peut que nous aider, encore maintenant, à nous mieux comprendre.<sup>155</sup>» De la sorte, en rendant hommage à ses grands intellectuels québécois, Falardeau tâchait de garder la culture canadienne-française en santé.<sup>156</sup> «Cette mise en valeur de la condition de notre milieu est essentielle à la progression du Canada français, tant à l'échelle globale qu'à l'échelle individuelle.<sup>157</sup>»

En remémorant leurs œuvres, Falardeau rappelait aux Canadiens français les périls de l'américanité, de l'urbanisation et de l'industrialisation, en plus de ramener à l'avant-plan les tensions entre les Anglais et les Français. «Comment maintenant trouver

---

<sup>155</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, Avant-propos de «*Étienne Parent, 1802-1874, biographie, textes et bibliographie*», op. cit., p. 8.

<sup>156</sup> À ce sujet, Falardeau a rédigé plusieurs articles dans le quotidien *Le Devoir*. Certains articles traitaient de la culture canadienne-française, d'autres de la situation des arts et quelques-uns des précurseurs des sciences sociales au Canada-français, bien entendu. En voici quelques exemples : «Pendant que Godot nous attend», *Le Devoir*, supplément littéraire, samedi, 15 novembre 1958, p. 27; «Nos deux littératures-miroirs», *Le Devoir*, supplément littéraire, samedi, 28 novembre 1959, p. 25; «Notre culture : un phare ou une lampe de sanctuaire?», *Le Devoir*, numéro du cinquantenaire, 29 janvier 1960, p. 25; «Il y aura de grandes œuvres à condition d'oublier affinités, influences, dettes intellectuelles...», *Le Devoir*, supplément littéraire, samedi, 16 avril 1960, p. 9; «La situation des arts au Canada», *Le Devoir*, samedi, 13 mai 1961, p. 11.

<sup>157</sup> DE ROUSSAN, Jacques, «L'essor des sciences sociales au Canada français», *Livres et auteurs canadiens* – 1964, Montréal, Jumonville, 1965, p. 126.

là les éléments d'une culture canadienne-française?, demande alors Falardeau. Nos premières œuvres littéraires, par nécessité [...]»<sup>158</sup>

#### 4.3.2. Littérature et société canadiennes-françaises

En 1962, le Département de sociologie et d'anthropologie de l'Université Laval organise le tout premier colloque de la revue *Recherches sociographiques*. Les travaux présentés lors de cet événement furent ensuite regroupés sous la direction de Fernand Dumont et Yves Martin et publiés dans un ouvrage<sup>159</sup> intitulé : *Situation de la recherche sur le Canada français*. En 1964, Fernand Dumont et Jean-Charles Falardeau organisent le deuxième colloque de la revue *Recherches sociographiques*, portant, cette fois-ci, le thème de *Littérature et société canadienne-française*. Cette rencontre sera aussi, un an plus tard, l'objet d'un livre<sup>160</sup> du même nom, regroupant les exposés ayant été prononcés lors du colloque et portant sur des études générales et l'histoire de la littérature. «Nous avons voulu identifier certaines de ses formes typiques et quelques-uns des courants qui l'ont animée, affirment alors Dumont et Falardeau. Nous avons surtout voulu chercher en quoi elle a exprimé notre milieu social et comment elle a agi sur ses transformations. Enfin, nous avons tâché d'orienter ces entretiens vers un débat méthodologique qui

<sup>158</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, «D'une culture canadienne-française. On ne «dirige» pas une culture», *L'Action nationale*, vol. 17, no. 3, mars 1941, la version utilisée ici, est la version électronique tirée du site Internet : *Les Classiques des sciences sociales*, [en ligne], <http://www.uqac.ca/Classiquesdessciencesociales/>, site Web visité le 05 août 2008, p. 7.

<sup>159</sup> DUMONT, Fernand et Yves MARTIN, (sous la direction de) «*Situation de la recherche sur le Canada français*», Les Presses de l'Université Laval, Québec, 1962, 296 pages.

<sup>160</sup> DUMONT, Fernand et Jean-Charles FALARDEAU (éd.), «*Littérature et société canadiennes-françaises*», Deuxième colloque de la revue *Recherches sociographiques* du département de sociologie de l'Université Laval, Presses de l'Université Laval, 1965, 272 pages.

pourrait donner lieu à un fructueux dialogue entre les visées de l'esthétique et celles de la sociologie.<sup>161</sup>»

Si pour le sociologue québécois, chaque œuvre d'art recèle une multitude de significations, l'écrit littéraire lui apparaît comme le travail artistique par excellence, capable d'exprimer, de façon éloquente, le milieu social qui l'anime. «Une société, écrivent alors Dumont et Falardeau, n'est pas simplement un ensemble de groupes et d'institutions faisant peser sur la personne des forces anonymes : c'est le milieu où l'homme retrouve et inscrit à la fois les significations diverses de son existence. On peut ainsi considérer, poursuivent-ils, la littérature comme un des niveaux les plus élevés de ce milieu spirituel – mais à la condition de n'en pas masquer les fondements dans les pratiques et les conflits sociaux. C'est en ce sens que la littérature peut avoir, pour le sociologue, une importance singulière : elle lui permet de saisir son objet sous sa figure d'ensemble.»<sup>162</sup>

Ainsi, afin de proposer des pistes de recherche, Falardeau se mettra à la tâche de lire un nombre impressionnant de romans québécois contemporains, dont ceux de Robert Charbonneau et d'André Langevin<sup>163</sup>. Lors de ce colloque, Falardeau prononce une allocution intitulée : *Les milieux sociaux dans les romans québécois*. Pour le sociologue lavallois, le roman est le reflet de la réalité sociale qui se retrouve autour de l'écrivain; il est la copie de l'imaginaire social et du milieu dans lequel baigne celui-ci. «C'est dans

---

<sup>161</sup> DUMONT, Fernand et Jean-Charles FALARDEAU (éd.), Avant-propos de *Littérature et société canadiennes-françaises*, op. cit., p. 7.

<sup>162</sup> Ibid., p. 7 et 8.

<sup>163</sup> Il peut être intéressant de noter que l'œuvre de Roger Lemelin intitulée : *Au pied de la pente douce* a été préfacée par nul autre que Jean-Charles Falardeau lui-même, sous le titre *Parlant de la ville*, Montréal, La Presse, 1975, pp. 1 à 20.

cette perspective, écrit à ce moment-là Falardeau, que nous abordons la littérature canadienne-française contemporaine. De quelques-uns de ses romans récents, nous voulons dégager une sorte de topographie sociale. Nous cherchons à mettre à jour le relief des univers sociaux dans lesquels les romanciers font évoluer leurs créatures imaginaires – des créatures que nous sentons souvent si étrangement près de notre mystère intérieur.»<sup>164</sup>

Falardeau retourne ainsi à ses thèmes de prédilections qu'ont su être pendant plusieurs années : la famille, la paroisse, les professions et les classes sociales. Mais que retenir de cette étude? «D'abord ceci, écrit alors Falardeau en guise de conclusion, que dans nos romans, on se voit à n'en pas douter dans une société nettement définie et dont il est encore possible de faire le tour. Cette société est de plus d'une façon insulaire. Elle connaît ses frontières. Elle se tient repliée dans ces frontières. J'en prends comme preuve le fait que notre littérature ne fait mention d'aucun des univers sociaux d'une autre langue et d'une autre culture qui non seulement nous entourent, mais sont mêlés à nous. [...] Il existe, par ailleurs, à l'intérieur de cette société, ajoute ainsi Falardeau, des distances et des décalages indéniables : entre les classes qui s'identifient avec de plus en plus de franchise; entre les générations qui se comprennent de moins en moins. [...] Le roman canadien-français, pour sa part, atteste de bonnes volontés qui, au-delà de l'abdication, mais en deçà de la tonifiante affirmation, sont engagées dans la difficile recherche de nouvelles raisons de vivre.»<sup>165</sup>

---

<sup>164</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, «Les milieux sociaux dans le roman canadien-français contemporain», tiré de DUMONT, Fernand et Jean-Charles FALARDEAU (éd.), *«Littérature et société canadiennes-françaises»*, op. cit., p. 123 et 124.

<sup>165</sup> Ibid., p. 143.

La présentation de Falardeau au deuxième colloque du département de sociologie et d'anthropologie de l'Université Laval, eurent des répercussions considérables dans l'univers des sciences sociales canadiennes françaises de l'époque. Selon le sociologue Marcel Rioux : «Le travail du professeur Falardeau établit sa connaissance approfondie de notre roman contemporain que, faute d'un commerce aussi étendu que le sien avec notre littérature d'imagination, je ne saurais commenter avec profit.»<sup>166</sup> Rioux préférera bonifier la présentation de son collègue, en avançant l'hypothèse d'une aliénation culturelle caractéristique du roman canadien.

Cependant, la critique portée en direction de l'étude réalisée par Falardeau ne fut pas toujours belle à entendre. Réjean Robidoux, alors professeur de français à l'Université d'Ottawa, compare la recherche de Falardeau sur les milieux sociaux dans le roman canadien-français contemporain à celle de son collègue Fernand Dumont, portant sur la sociologie comme critique de la littérature. Il caractérise la recherche de Dumont comme étant «magistrale». «En revanche, écrit alors Robidoux, l'étude de M. Jean-Charles Falardeau, *Les milieux sociaux dans le roman canadien-français contemporain*, trop borné à la description de surface de quelques réalités romanesques, me semble assez distante de l'idéal décrit par M. Dumont. Je crois même, ajoute-t-il, qu'en ce sens, le commentaire de M. Marcel Rioux, *Aliénation culturelle et roman canadien*, révèle davantage la signification des romans dépouillés par M. Falardeau et de ceux qui ne sont pas nommés.»<sup>167</sup>

---

<sup>166</sup> RIOUX, Marcel, «Commentaire : Aliénation culturelle et roman canadien», tiré de DUMONT, Fernand et Jean-Charles FALARDEAU (éd.), *Littérature et société canadiennes-françaises*, op. cit., p. 145.

<sup>167</sup> ROBIDOUX, Réjean, *Littérature et société canadiennes-françaises*, *Livres et auteurs canadiens*, - 1964, Montréal, Jumonville, 1965, p. 97.

Quoi qu'il en soit, plusieurs s'entendront pour dire que cet ouvrage fut néanmoins une besogne de haute envergure dans le monde intellectuel québécois. Cet ensemble d'approximations apparaissait nécessaire pour plusieurs penseurs, qu'ils fussent historiens, littéraires ou sociologues... «Ce qu'il faut souligner, c'est l'importance d'une démarche d'ordre sociologique pour parvenir à une meilleure connaissance, et donc à une meilleure compréhension de ce phénomène littéraire qui est nôtre, la littérature canadienne-française, de ce phénomène qui transforme en profondeur, qu'on le veuille ou non, notre société canadienne-française.»<sup>168</sup>

#### 4.3.3. Notre société et son roman

Suite à ce colloque, Falardeau décide de se consacrer essentiellement à la «sociologie du roman». Ainsi, il s'attachera à la critique romanesque de notre littérature jusqu'à l'heure de sa retraite. Il tentera ainsi de faire ressortir les thèmes sociaux, les signes et les symboles qui se cachent dans la littérature québécoise et essaiera dans comprendre la signification. En 1967, Falardeau reprend plusieurs essais qu'il avait a priori publiés dans diverses revues depuis quelques années. Il les regroupe alors dans un bouquin faisant plus de 230 pages intitulées : *Notre société et son roman*, dans lequel il y poursuit son raisonnement sur la littérature et la société canadiennes-françaises.

Pour Falardeau, «un sociologue n'a pas à justifier sa curiosité pour la poésie ou le roman. De toutes les formes de création esthétique, dit-il, la littérature est, après la musique, celle qui sollicite le plus immédiatement les discours inachevés de notre vie

<sup>168</sup>

ROBERT, Guy, «Un ensemble d'approximations», *Canadian Literature*, no. 25, été 1965, p. 69.

intérieure.»<sup>169</sup> Ainsi, selon son raisonnement, le romancier insère dans son roman, volontairement ou à son insu, des éléments sociaux caractéristiques de son époque. Il écrira dans l'avant-propos de son ouvrage, en parlant de la littérature canadienne-française, qu'«elle exprime ce qui nous constitue le plus spécifiquement et le plus profondément nous-mêmes et ce qui nous fait semblables à d'autres, ce qui nous rattache à de très anciennes racines humaines. Ce que font et ce que disent les vivants de nos univers romanesques rejoins, recoupe, transpose, et orchestre ce que voulaient ceux qui nous ont précédés et nous alerte au sujet de notre propre destin. Les romanciers sont, dans tous les sens, des révélateurs. Notre ambition, poursuit-il, a été d'accorder de plus près notre oreille à leurs voix.»<sup>170</sup>

Certains caractériseront l'étude de Falardeau comme une simple «sociologie du passé». D'autres, au contraire, percevront son analyse comme étant «fidèle, lucide, logique et fascinante». Ils verront en Falardeau, «la stimulante présence d'un sociologue dans nos lettres.»<sup>171</sup> À l'époque, Gilles Marcotte du Département d'études françaises de l'Université de Montréal affirme que : «Jean-Charles Falardeau est, dans notre milieu, le seul à avoir appliqué de façon méthodique des schèmes sociologiques à cette littérature.»<sup>172</sup>

---

<sup>169</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, «*Notre société et son roman*», Montréal, HMH, 1967, p. 7.

<sup>170</sup> Ibid., p. 8.

<sup>171</sup> TURCOTTE, Raymond, «*Notre société et son roman*», *Livres et auteurs canadiens - 1967*, Montréal, 1968, p. 129.

<sup>172</sup> MARCOTTE, Gilles, «Compte rendu de l'ouvrage recensé suivant : Jean-Charles Falardeau, *Notre société et son roman*», *Recherches sociographiques*, vol. 8, no. 2, 1967, p. 227.

Dans son bouquin, Falardeau nous parle d'une part des *Thèmes sociaux et des idéologies dans des romans canadiens du XIXe siècle*<sup>173</sup>. Rappelons au lecteur, que nos intentions sont moins de vouloir transposer ici les résultats complets des analyses réalisées et exposées par Falardeau dans son livre, mais beaucoup plus de mettre en lumière quelles étaient les intentions du sociologue québécois derrière une telle démarche. Ainsi, dans cet article, Falardeau nous rappelle les sources anciennes de notre littérature. Celle-ci prenant naissance au XIXe siècle, d'abord par des œuvres politiques et polémiques, ce qui explique, selon Falardeau, son style «déclamatoire» et ses ambitions «moralisatrices». «Mais n'est-ce pas durant cette phase, écrit alors Falardeau, où les écrivains découvrent l'usage qu'ils peuvent faire de l'expression littéraire qu'il y a davantage possibilité de trouver dans leurs œuvres des indications révélatrices de leur rapport avec la société et de la signification que celle-ci prend à leurs yeux? C'est une réponse à cette interrogation, poursuit-il, que nous voulons tenter d'illustrer.»<sup>174</sup>

D'autre part, Falardeau aborde *Le désir du départ dans des romans canadiens du XIXe siècle*<sup>175</sup>. À l'intérieur de ce chapitre, il tente de faire ressortir l'importance d'un thème particulier à la littérature canadienne-française de l'époque, celui du départ. Il s'arrête donc à l'analyse de trois romans prépondérants de notre littérature, soit à *Charles Guérin* de P.-J.-O. Chauveau, à *Jean Rivard* d'Antoine Gérin-Lajoie et à *Robert Lozé* d'Errol Bouchette. «Il semble qu'à partir d'une donnée récurrente chez les personnages de ces romans, écrit alors Falardeau, nous pouvons dégager un thème (celui du départ) à

---

<sup>173</sup> Cet essai fut publié auparavant dans la revue *Études françaises*, 2, 2, juin 1966, pp. 133 à 161.

<sup>174</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, «*Notre société et son roman*», *op. cit.*, p. 12.

<sup>175</sup> Cet essai fut préalablement publié sous le titre «Le désir du départ dans quelques anciens romans canadiens» dans la revue *Recherches sociographiques*, IV, 2, mai-août 1963, pp. 219-223.

double versant : l'impossibilité du succès sur place; la possibilité du succès, ou la nécessité de la consécration du succès, ailleurs que chez soi. [...] De telles analyses, continue-t-il, sont étrangement révélatrices. Elles nous acheminent vers une psychosociologie du passé de notre société saisie au niveau de ses états mentaux, de ses rêveries et de ses idéologies, par l'intermédiaire de ceux qui ont le plus rêvé à partir d'elle ou à cause d'elle – le romancier.»<sup>176</sup>

Ensuite, l'auteur traite, de façon plus générale cette fois-ci, des symboles et des mythes cachés au cœur de nos romans et qui, de façon abstraite ou concrète, nous permettent d'identifier ce qu'ambitionne notre collectivité. Sous le titre *Recherche d'une voix : Le Canada français par sa littérature*<sup>177</sup>, Falardeau nous rappelle que notre littérature est jeune et peu nombreuse, mais qu'elle est néanmoins présente. Il est primordial et même urgent qu'elle se débouscule rapidement une place dans la littérature canadienne dans son ensemble. «Peut-être, ayant reconnu son identité propre et celle des êtres qu'il doit recréer, écrit alors Falardeau en parlant du romancier, sera-t-il bientôt prêt à animer ceux-ci d'une vie qui sera leur vie et sans l'évocation de laquelle il n'y a pas de grande littérature.»<sup>178</sup>

Une autre partie du livre de Falardeau donne la chance à ce dernier de retourner, l'espace d'un instant, à la dualité canadienne que forment Français et Anglais et qui a su, pendant plusieurs années consécutives, tant attiser son intérêt. Cet article intitulé *Les deux*

<sup>176</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, «*Notre société et son roman*», *op. cit.*, p. 45.

<sup>177</sup> Cet essai fut publié préalablement sous le titre «Le Canada français aujourd'hui et demain» dans la revue *Recherches et Débats*, Paris, Librairie Arthème Fayard, Cahier no. 34, mars 1961, pp. 79 à 88.

<sup>178</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, «*Notre société et son roman*», *op. cit.*, p. 55.

*littératures canadiennes*<sup>179</sup>, aborde, on l'aura deviné, une comparaison des deux littératures canadiennes, celle proposée par les romanciers français et celle formulée par les romanciers de langue anglaise. «La littérature canadienne-anglaise, selon ses critiques, rédige alors Falardeau, est tendue selon un axe horizontal : la relation homme-milieu ou homme-société. Pour le critique de langue française, l'axe de sa littérature est, à l'inverse, vertical : il est donné par la relation homme-destin ou homme-absolu. Voyons de plus près, poursuit-il, les modalités selon lesquelles chacun de ces axes est défini par la littérature et, en dernière analyse, traduit une réalité humaine.»<sup>180</sup>

Falardeau nous informe donc que, contrairement à la littérature canadienne-anglaise, notre littérature est caractérisée par certaines tensions entre l'homme (le personnage) et son milieu. Mais il y a plus. Selon l'auteur, elle apparaît, à la limite, comme une tension entre l'homme et lui-même (son destin), entre l'homme et un absolu particulier. C'est à la poursuite de cet absolu, à la compréhension de ce destin latent que le sociologue doit diriger ses efforts. En s'inspirant de la perception de Hugh MacLennan qui perçoit possible la co-existence des deux univers culturels canadiens, Falardeau nous laisse, en dernière analyse, sur une question sans réponse : Après tout, nos deux littératures sont-elles si différentes?

De plus, le livre de Falardeau s'intéresse aux *Écrivains et écrivains*<sup>181</sup>. En même titre que les deux chapitres précédents, celui-ci nous propose, dans une portée plus générale que les deux premiers chapitres, une analyse, tout aussi méticuleuse et raffinée

---

<sup>179</sup> Cet essai a préalablement été publié dans le quotidien *Le Devoir*, Montréal, le 28 novembre 1959.

<sup>180</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, «*Notre société et son roman*», *op. cit.*, p. 58.

<sup>181</sup> Cet essai est le résultat d'une communication révisée ayant été présenté à la cinquième *Rencontre des Écrivains* ayant eu lieu à Saint-Sauveur-des-Monts, le 30 septembre 1961.

cependant, de l'artiste caché derrière l'œuvre littéraire canadienne-française : l'écrivain en tant que tel. Pour l'auteur, «l'écrivain proprement dit, qu'il soit poète, romancier ou dramaturge, est donc celui qui écrit parce qu'il a, plus que d'autres, conscience de son être, conscience de l'être de ceux qui l'entourent. Il sent que son existence ne réalise pas tout son être et qu'il faut faire passer, dans une création objective, durable, multiforme, ce qui dans la vie dont il a la déchirante expérience se présente seulement à l'état d'épure, d'expectation, de vœu.»<sup>182</sup>

Maintenant, nous consacrerons plutôt nos efforts envers le chapitre septième de cette étude, que l'auteur a pris soin d'appeler *La génération de «La Relève»*<sup>183</sup>. Mais qu'est-ce que la génération de «La Relève»? L'auteur nous explique qu'il s'agit d'un groupe de jeunes intellectuels, qui en 1934, fonde *La Relève*, une revue à caractère plutôt mystique et religieux. Jusqu'en 1941, avoue Falardeau, «les jeunes Canadiens français faisaient leurs, les interrogations qui remettaient en question les positions idéologiques et spirituelles du monde occidental au moment le plus tendu de l'entre-deux-guerres, avant que ne fassent tragiquement irruption les fascismes européens.<sup>184</sup>»

L'auteur se penche donc sur l'analyse des milieux sociaux dont sont issus les différents membres de l'organisation, dont fait d'ailleurs partie, il est important de le mentionner, l'écrivain Robert Charbonneau. «À *La Relève*, on croit au «spirituel d'abord», affirme ainsi Falardeau. À cet ordre de valeurs correspond un ordre dans l'action : «il s'agit de réadapter un mécanisme social pour rendre à un homme qui en sera

<sup>182</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, «*Notre société et son roman*», *op. cit.*, p. 66.

<sup>183</sup> Cet essai fut préalablement publié dans *Recherches sociographiques*, VI, 2, mai-août 1965.

<sup>184</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, «*Notre société et son roman*», *op. cit.*, p. 103.

devenu conscient sa véritable dignité humaine».<sup>185</sup> Voilà pourquoi l'on perçoit d'abord et avant tout la revue *La Relève* comme une publication à caractère moral et spirituel. La vision du monde que proposaient les membres de la revue était bien particulière. « La revue, face au monde contemporain et à la société canadienne-française en particulier, souligne alors Falardeau, ne conteste pas ce monde ni cette société. Sa réflexion esthétique et spirituelle porte essentiellement sur l'individu-personne, sur sa primauté en tant que valeur et sur la nécessité d'une rénovation intérieure comme pré-requis à toute tentative de transformation du monde. La revue, ajoute-t-il, est plus spéculative qu'engagée, au sens contemporain de ce mot.»<sup>186</sup> «Comment, en effet, écrivait ainsi un critique du temps, ne pas rattacher au platonisme culturel de cette génération (et de ceux qu'elle a influencés) le caractère obsessionnel de son antinationalisme actuel?»<sup>187</sup>

Le dernier chapitre du livre de Falardeau, se présente, pour sa part, comme une suite pratique aux éléments d'ordre théorique mentionnés précédemment. *Notre appropriation des mythes : Les univers romanesques de Robert Charbonneau et de Roger Lemelin*, entraînent le lecteur dans une analyse en profondeur au cœur de deux œuvres de romanciers québécois, soit Charbonneau et Lemelin. Si autrefois, dans les sociétés archaïques, les mythes apparaissaient comme des «images-réponses», des représentations imaginaires capables de révéler des réalités sociales cachées; aujourd'hui, le roman se présente, selon Falardeau, plutôt comme une «image interrogation». Les mythes s'y retrouvant ne sont pas si étranges à ceux de jadis, au contraire, ils dévoilent aussi

---

<sup>185</sup> Ibid., p. 107.

<sup>186</sup> Ibid., p. 111.

<sup>187</sup> BELLEAU, André, «Jean-Charles Falardeau», *Liberté*, vol. 10, no. 5 et 6, septembre- décembre 1968, p. 86.

l'inconscient collectif des hommes modernes sous forme de questionnements particuliers. «La cohérence des univers romanesques ne tiendrait-elle pas, demande alors Falardeau, du moins en partie, à ce que les romans, histoire inventée, imitent nostalgiquement, à sa façon, cet autre type d'histoire qu'était le mythe?... Nous ne trouverons probablement pas de réponses à toutes ces questions dans notre littérature, ajoute-t-il alors. Ce sont cependant les questions que nous lui posons [...]»<sup>188</sup>

Falardeau sera longuement intrigué par la question des mythes dans la littérature canadienne-française. D'ailleurs, en 1978, il préfacera le bouquin de Christian Morissonneau intitulé : *La Terre promise : Le mythe du Nord québécois*.<sup>189</sup> Mais pour revenir au recueil de Falardeau, ce huitième chapitre, qui en fait, forme la seconde partie de son livre, se penche sur l'arrière-plan social se cachant au centre des œuvres de Charbonneau et de Lemelin. Dans la société présentée par Charbonneau, se dessine le rêve de l'adolescent; chez Lemelin : la révolte-échec de ce même adolescent. Cependant, ici n'a pas lieu de résumer tout le contenu des observations faites par Falardeau de ces deux univers romanesques. Cette tâche ne nous appartient pas, elle nous engagerait au-delà de la problématique de cette thèse.

D'ailleurs, le samedi 18 mars 1967, sous la plume du critique littéraire Jean Ethier-Blais, le journal *Le Devoir* publiait les mots suivants : «M. Jean-Charles Falardeau n'est pas un romancier. Il part des œuvres pour tisser sa catalogue. C'est ce à quoi fait penser sa méthode, qui ne nous épargne aucun détail. Avouerais-je, affirme alors M. Ethier-Blais, que cette lecture m'a paru, à certains moments, bien fastidieuse? [...]»

<sup>188</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, «*Notre société et son roman*», *op. cit.*, p. 124.

<sup>189</sup> MORISSONNEAU, Christian, *La Terre promise : Le mythe du Nord québécois*, Montréal, Hurtubise HMH, 1978, 214 pages.

D'autant plus que, selon moi, cette façon de procéder n'est pas scientifique du tout. Ce le serait (peut-être), poursuit-il, à condition d'avoir à ses côtés une immense équipe de chercheurs, et donc des millions de fiches, des archimillions de regroupements, enfin, un profil valable de la société que décrit le roman d'une époque.»<sup>190</sup>

En regard de la critique, il faut être capable de s'avouer encore que le travail réalisé par Falardeau dans le domaine de la sociologie du roman en est un de défricheur. Il a su mettre les bases aux recherches qui auraient lieu par la suite et lancé dans les airs des interrogations inspirantes en la matière pour les chercheurs à venir. Ses intentions étaient claires, la littérature fut le dépassement de la société. À la lecture d'un grand nombre de romans, Falardeau tâchait de répondre à une seule et grande question : «Qu'est-ce que les univers créés par les romanciers nous révèlent au sujet de nous-mêmes que nous ne savions pas, dont nous étions inconscients ou seulement à-demi conscients?»<sup>191</sup> Ainsi, en 1969, John Hare, du Centre de Recherches en Littérature canadienne-française de l'Université d'Ottawa, atteste que Falardeau fut un des premiers à explorer la «mythologie de notre inconscient» à travers le roman canadien-français. «Il est à espérer, écrit-il, qu'il nous livrera une synthèse de sa pensée. Les études dans son livre *Notre société et son roman* montrent le chemin parcouru depuis 1959 par ce chercheur infatigable.»<sup>192</sup>

---

<sup>190</sup> ETHIER-BLAIS, Jean, Les lettres québécoises : Notre société et son roman, *Le Devoir*, 18 mars, 1967.

<sup>191</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, «*Notre société et son roman*», *op. cit.*, p. 227.

<sup>192</sup> HARE, John, «*Notre société et son roman*», *Histoire sociale*, no. 3, 1969, p. 135.

#### 4.3.4. Imaginaire social et littérature

Cette synthèse, Falardeau nous la livre en 1974 dans un bouquin qu'il dédie à ses étudiants de Caen et qu'il intitule *Imaginaire social et littérature*<sup>193</sup>. Ce livre se présente comme étant une sorte de condensé de l'ensemble de ses études dirigées sur la littérature. On y retrouve, entre autres, des éléments donnant suite à son bouquin de 1967, portant sur la sociologie du roman. Cette besogne dévoile une confiance et une attitude positive envers la littérature canadienne-française, que plusieurs perçoivent en train de mourir. «Éprouvée par quelques années d'interrogations, d'enseignements et de recherche, elle prolonge, assure alors Falardeau, la poursuite d'efforts anciens et convergents, elle s'offre comme la remise en question d'un certain nombre de fausses idées claires. Ce petit livre, poursuit-il, atteint son but si, incitant à la réflexion et à de nouvelles prospections, il contribue à redonner bonne conscience à ceux qui ne désespèrent pas de l'avenir encore riche qui est assuré, croyons-nous, à «ce vice impuni, la lecture».»<sup>194</sup>

Pour Falardeau, le romancier insère dans son roman, volontairement ou à son insu, des éléments sociaux caractéristiques de son époque. «C'est ce contenu involontaire, inconscient, multiforme, affirme-t-il, qui véhicule les structures mentales, les rêves latents, les préoccupations de la société et c'est à ce contenu-là que l'analyse doit beaucoup sinon principalement s'arrêter.<sup>195</sup>» Dans cet opuscule, Falardeau aborde deux domaines où s'articulent habituellement les relations entre les œuvres littéraires et la société : il s'agit de l'imaginaire et du champ de l'écriture. L'imaginaire recèle d'abord la

---

<sup>193</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, *Imaginaire social et littérature*, Montréal, Hurtubise HMH, 1974, 152 pages.

<sup>194</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, *Imaginaire social et littérature*, op. cit., p. 16.

<sup>195</sup> Ibid., p. 28.

dynamique sociale d'une vie convenable; les besoins, conscients et inconscients de l'individu. Il contient ensuite le symbolique, les jeux, les rêves et les désirs du romancier.

«Dans le cas de l'imaginaire, affirme Falardeau, l'œuvre, si elle exauce les vœux latents et frustrés de l'imaginaire collectif, constitue en dernière analyse une dénonciation des structures psychosociales et de la culture.<sup>196</sup>» Le champ de l'écriture pour sa part, réfère plutôt à la signification de la forme de l'écrit analysé, son style, sa rhétorique. Comme si l'esthétique des transcriptions et de l'écriture formait le miroir des réalités sociales dans lesquels est plongé le romancier! «Au niveau de l'écriture, ajoute Falardeau, l'œuvre s'écarte d'abord du collectif institutionnalisé dans le langage usuel et les langages littéraires, pour nous ramener à d'autres structures plus profondes de la vie sociale.<sup>197</sup>»

Aussi, l'auteur réserve un chapitre sur *l'évolution du héros dans le roman québécois*<sup>198</sup>. Le héros apparaissant dans un roman, comme une figure révélatrice d'un idéal commun à atteindre, un être privilégié, choisi afin de révéler au grand jour, les visions du monde qui nourrissent le romancier. Pour Falardeau, ces héros «sont des êtres importants. Ils assument leur existence. Ils ont foi en eux-mêmes.<sup>199</sup>»

Dans ce chapitre, Falardeau montre très bien comment ces personnages réussissent à faire miroiter ce qu'il appelle «le temps des hommes». En fait, les significations qu'entretient le romancier avec la société se révèlent souvent dans

---

<sup>196</sup> Ibid., p. 126.

<sup>197</sup> Ibid.

<sup>198</sup> Il est à noter que ce texte fut préalablement reproduit aux Presses de l'Université de Montréal, (Conférence DeSève no. 9) en 1968.

<sup>199</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, «Pendant que Godot nous attend», *op. cit.*, p. 27.

l'illustration que fait celui-ci des rapports entre le héros et ses attitudes existentielles : le temps, l'espace, ses réalisations, ses comportements avec autrui. C'est dans cette perspective, écrit ainsi Falardeau, que j'aborde notre roman et que je l'interroge sur certains éléments importants des visions du monde qu'il a recélées. Je m'attacherai, ajoute-t-il, aux traits du héros romanesque et à ses attitudes devant l'existence : de quelle façon a-t-il perçu et utilisé le temps? quels ont été ses projets de vie et ses réalisations? quelle a été sa façon d'occuper l'espace, de communiquer avec le monde physique et social, de communiquer avec autrui? Tenter de cerner ces dimensions fondamentales nous amènera à évaluer la densité des univers romanesques et la qualité de leurs héros.»<sup>200</sup>

Ce livre, qui fut écrit à la fin de la carrière de Falardeau, se présente comme un aboutissement bien établi des pensées du sociologue québécois; comme un guide complet et rigide donnant la marche à suivre pour une sociologie du roman efficace et agissant comme une lanterne éclairant les routes encore vierges et à explorer en la matière. À l'opposé de *Notre société et son roman, Imaginaire social et littérature* se démarque par sa clarté et son côté attrayant. En somme, il caractérise non seulement la fin d'une argumentation sur des faits d'ordre physiologique, mais aussi l'accomplissement d'une grande carrière. «C'est au prix de patientes explorations, écrivait en bout de piste Falardeau, que nous découvrirons les zones d'affleurement entre les surréalités qui sollicitent ceux qui nous entourent et les dédales de leur existence quotidienne.»<sup>201</sup>

---

<sup>200</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, *Imaginaire social et littérature*, op. cit., p. 30.

<sup>201</sup> Ibid., p. 142.

Quelques critiques littéraires ont comparé Falardeau au sociologue Lucien Goldmann. On lui reprochait souvent, à l'instar de son homologue français, de ne s'intéresser qu'au roman et d'ignorer les œuvres proposées par les poètes québécois d'une part, et de réduire son analyse à une sorte de psychologie des auteurs, d'autre part. Dans une étude intitulée : *Analyse de la vision du monde dans l'œuvre de Jean-Charles Falardeau, à la lumière de la théorie de Lucien Goldmann*<sup>202</sup>, le professeur Marie-Élisa Ferran de l'Université de Moncton, refuse en 1980, «de ne voir dans un écrivain qu'un libérateur des nos fantasmes, et dans la fonction du roman, celle de catharsis.»<sup>203</sup> N'empêche que le travail réalisé par Falardeau est quasi unique en ce qui a trait à la sociologie du roman traditionnel québécois. Son analyse est claire, logique et très bien documentée et son écriture toujours bien soignée. «Sa démarche, toute de questions, écrit ainsi Ferran, en est une qui nous a permis de remettre à jour nos relations avec l'œuvre littéraire.»<sup>204</sup> Comme quoi, l'approche utilisée par Falardeau, toujours de sous forme d'interrogations, n'est point négligeable.

## 5. Une correspondance comme véhicule d'expression

Il semble que la correspondance de Falardeau ait été écrite dans un seul et unique objectif : remettre les pendules à l'heure. À la lecture de celle-ci, on remarque que Falardeau profite de l'occasion pour aborder, toujours avec beaucoup de franchise, certains reproches ayant été formulées face à la sociologie proposée à l'époque par

---

<sup>202</sup> FERRAN, Marie-Élisa, «*Analyse de la vision du monde dans l'oeuvre de Jean-Charles Falardeau, à la lumière de la théorie de Lucien Goldman*», présenté à James de Finney, Edmundston, L'Auteur, 1980, 52pages.

<sup>203</sup> Ibid., p. 52.

<sup>204</sup> Ibid.

l'Université Laval. En 1989, en parlant de Falardeau, le sociologue Simon Langlois écrivait les lignes suivantes : «Ses étudiants ont compris son authentique souci pédagogique. Enfin, ses opposants, occasionnellement, ont goûté la médecine de sa parole incisive, sans réplique possible.»<sup>205</sup> Nous pourrions sans aucun doute avouer, nous le remarquerons d'ailleurs, que la correspondance du sociologue de Laval s'inscrit, *mutatis mutandis*, dans la perspective encrée dans les quelques mots qui précèdent.

En 1960, lors du lancement du tout premier numéro de la revue *Recherches sociographiques*, Dumont et Falardeau écrivent : «On nous a déjà qualifiés d'«internationalistes», en ce sens que nous ne serions pas suffisamment enracinés dans notre milieu. Nous n'en discuterons pas ici, affirme alors Falardeau. Rappelons simplement, dit-il toutefois, que les longs contacts avec les hommes, leurs problèmes, leurs misères qui accompagnent nécessairement la recherche monographique du sociologue, sont un apprentissage valable d'une authentique fraternité avec l'homme d'ici. Cette solidarité qui tantôt prend le visage de l'amour et tantôt celui de la colère, nous ne tenterons jamais d'en cerner le visage dans ces cahiers. Mais il fallait dire, une fois seulement, écrit-il en terminant, qu'elle est inséparable de nos travaux.»<sup>206</sup> La correspondance de Falardeau nous permet donc d'éclairer son œuvre sous un autre aspect.

---

<sup>205</sup> LANGLOIS, Simon, «Critique social et critique littéraire», *op. cit.*, p. 12.

<sup>206</sup> DUMONT, Fernand et Jean-Charles, FALARDEAU, «Pour la recherche sociographique au Canada français», *op. cit.*, p. 5.

### 5.1. Lettre à mes étudiants

En 1959, à l'occasion des 20 ans de la Faculté des Sciences sociales de Québec, Falardeau rédige un texte remarquable dans la revue *Cité libre*. Cet article évoque l'histoire de la Faculté de 1938 jusqu'à 1958, en plus de décrire le parcours intellectuel de Falardeau. Cette lettre impressionne par la justesse et la précision des faits qui y sont relatés et par l'ampleur des actes, tous aussi intéressants les uns que les autres, qui y sont mentionnés. «Pour tenter de dissiper le brouillard où s'égarent et s'épuisent nos silences respectifs, évoque ainsi Falardeau, j'ai décidé de vous raconter, à ma façon, l'histoire de la Faculté des Sciences sociales de Laval dont nous célébrions cet automne le vingtième anniversaire. Cette histoire, continue-t-il, sera aussi, malgré moi, une apologie : l'apologie d'une aventure intellectuelle qui a été, depuis vingt ans, ma raison d'être et ma raison de vivre.»<sup>207</sup>

Au fur et à mesure que l'on avance dans la lecture de cette lettre, l'on s'aperçoit qu'elle ne décerne pas, dans son entièreté, qu'un simple éloge. Elle se présente, d'abord et avant tout, comme l'occasion de donner réponse aux quelques reproches ayant été adressés face à la Faculté des Sciences sociales de Québec. Rappelons-nous que le principal blâme ayant été formulé contre la Faculté visait les professeurs et les étudiants de l'époque et se résumait par un trop grand engagement social. On les accusait d'être «plus Canadiens que Canadiens français», à se montrer trop «fédéralistes» plutôt que «provincialistes», d'être à trop grande proportion, «internationalistes», «citoyens du mondes».<sup>208</sup>

---

<sup>207</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, «Lettre à mes étudiants : À l'occasion des vingt ans de la Faculté des Sciences sociales de Québec», *op. cit.*, p. 4.

<sup>208</sup> *Ibid.*, p. 12 et 13.

«On nous a reproché de ne pas être assez patriotes, de ne pas être assez canadiens-français, de ne pas être assez nationalistes, rappelle ainsi Falardeau. On nous a reproché de ne pas avoir suffisamment formulé nos positions, de ne pas avoir créé une école de pensée, de ne pas avoir eu de «doctrine». Nous connaissons depuis longtemps ces reproches. C'est là le point le plus délicat de mes réflexions, ajoute-t-il alors, et je veux l'aborder, pour terminer, aussi franchement que possible.»<sup>209</sup> Fidèle aux enseignements du Père Lévesque, Falardeau rappelle ainsi les objectifs précis de la Faculté de l'époque qui étaient de faire de la science dans le sens le plus simple du terme. Rechercher et observer, le plus librement et le plus objectivement possible, leur milieu social. Falardeau obtient ainsi la chance de répliquer aux principales accusations ayant été formulées contre cette Faculté qui lui tenait tant à cœur.

Ainsi, en reprenant les mots de Marie-Victorin, il écrit : «Que l'on cesse de se préoccuper d'une science spécifiquement subordonnée à un point de vue ethnique. Il faut chercher et honorer avec ferveur la recherche désintéressée, la science tout court. Honorer la science, parce que canadienne-française, par nationalisme, par patriotisme si l'on préfère ce mot est quand même un faux culte... Ici comme en religion, il est dangereux de penser trop nationalement. Si nous sommes de vrais hommes de science, de grands citoyens de la cité, de l'esprit qui est sans frontières, la patrie, par surcroît, par ricochet, en retirera sûrement honneur et profit.»<sup>210</sup> La réponse fut claire, nette, précise et surtout franche.

---

<sup>209</sup> Ibid., p. 13.

<sup>210</sup> Ibid., p. 13 et 14.

## 5.2. Lettre à un ami français

Quelques années plus tard, Falardeau pousse encore plus loin son argumentation. En 1961, il rédige un opuscule dans la nouvelle série de cahiers de la revue *Cité libre*. Cet écrit semble s'adresser à une connaissance européenne, dont le nom n'est pas révélé. Peut-être est-elle fictive? Quoi qu'il en soit, Falardeau y traite de la société canadienne-française, la caractérisant, cette fois-ci, comme une «petite» société, devenant, petit à petit, plus hétérogène, plus volumineuse et plus diversifiée. Mais le sujet de prédilection de cet écrit semble plutôt être les intellectuels qui se préoccupent de la société canadienne-française, ceux qu'il surnomme «l'intelligentsia».

Pour Falardeau, il semblerait que l'intelligentsia canadienne-française soit aliénée par le rêve d'une société les représentant véritablement. Sans le dire, Falardeau présuppose que cette aliénation prend sa source dans l'imagination d'une plus grande reconnaissance des Canadiens français, d'un plus grand patriotisme, d'un plus haut niveau de nationalisme. En parlant de cette intelligentsia, Falardeau affirme que «sa responsabilité est de faire passer dans sa société les courants d'une civilisation – la civilisation française – dans laquelle sa société s'imagine qu'elle croît encore, mais qui, depuis longtemps, lui est devenue, à son insu, étrangère. Il est aliéné de sa société et, paradoxalement, de la civilisation qui devrait représenter la plus profonde tradition de celle-ci.»<sup>211</sup>

Il ajoute ensuite que, même s'il reste encore beaucoup de chemin à faire et que la communication entre l'intelligentsia et la société est parfois encore ardue, cette même intelligentsia a de beaucoup évolué depuis le XIXe siècle et qu'elle fait preuve d'une plus

---

<sup>211</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, «Lettre à un ami français», *Cité libre*, nouvelle série, XI, 33, janvier 1961, p. 8.

grande objectivité. L'on peut alors être optimiste à l'idée que plusieurs intellectuels canadiens-français sont désormais sensibles à un plus grand engagement social : «On peut cependant constater que, de négative elle est devenue positive. Qu'au lieu de se détacher de la collectivité, elle veut au contraire mobiliser celle-ci. Elle s'adresse à elle avec une insistance émouvante, presque avec impatience.»<sup>212</sup> Sans nécessairement attribuer entièrement le mérite de ce changement social aux efforts de Falardeau. On voit ici l'influence qu'a eu Falardeau sur son milieu, toute la perspicacité qu'il était capable d'émettre à la défense des idéaux propres à la faculté des Sciences sociales de Québec de l'époque.

D'ailleurs, cette passion «d'agir en chrétien» que Falardeau lie à la profession de sociologue se retrouve dans plus d'un de ses écrits. Doit-on douter de son scientisme pour autant? Quoi qu'il en soit, ce dualisme scientifique, ce constant besoin de lier la sociologie à une morale ou à une éthique supérieure, est une caractéristique importante de la sociologie de Falardeau. D'ailleurs, il explique que le département de sociologie de l'Université Laval a entretenu pendant plusieurs années, «deux objectifs essentiels : 1. les «sciences normatives», fournissant les «principes directeurs de toute vie sociale» - ce qui *doit* être; 2. «la connaissance des réalités particulières auxquelles ces principes doivent s'appliquer» - ce qui *est*.<sup>213</sup>»

---

<sup>212</sup> Ibid., p. 9.

<sup>213</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, «Antécédents, débuts et croissance de la sociologie au Québec», *op.cit.*, p. 146.

## 6. En guise de conclusion : L'héritage intellectuel de Falardeau

Mais que reste-t-il de l'œuvre de Falardeau? De façon synthétisée, que retenir de ses intentions générales? À lui, plus qu'à n'importe quel autre sociologue canadien-français, revient la distinction d'un travail bien réparti entre des recherches sociographiques et des études d'ordre culturel. Dans un écrit de 1962 intitulé *Roots and values in Canadian lives*<sup>214</sup>, Falardeau écrit : «My present effort is added to countless others which have been made, in the past, to reach a clearer view of what we are and why we are what we are.»<sup>215</sup>

Aussi, encore aujourd'hui, des universitaires empruntent la grille d'analyse d'œuvres romanesques laissée en héritage par Falardeau. Cette même grille qu'utilisait le sociologue québécois en tentant d'interpréter, par exemple, «Les Plouffe» de Roger Lemelin ou «Poussière sur la ville» d'André Langevin. En plus de s'intéresser également aux romans québécois, ces étudiants sont aussi animés, au même titre que Falardeau, par les messages transmis par les héros de certaines littératures étrangères. «Pour chacun de nos romans, affirme une étudiante, nous avons retenu une héroïne: [...]. Grâce à l'étude de leur temps et de leur espace nous avons dégagé ce que Jean-Charles Falardeau nomme la vision du monde d'une œuvre romanesque.»<sup>216</sup> C'est là la preuve que ses études sont encore d'actualité.

En 1982, Les Presses de l'Université Laval publient des mélanges offerts à Jean-Charles Falardeau. Sous la direction de Fernand Dumont et Yves Martin, ce recueil

---

<sup>214</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, «*Roots and Values in Canadian Lives*», op. cit., 62 pages.

<sup>215</sup> Ibid., p. 46.

<sup>216</sup> LAPOINTE, Nathalie, Résumé de sa thèse de maîtrise intitulée «*La progression de l'héroïne balzacienne à travers le cycle Vautrin*», op. cit.

s'intitule *Imaginaire social et représentations collectives*<sup>217</sup>. On y retrouve, dans la dédicace écrite par Dumont et Martin, une phrase clé qui semble bien refléter l'héritage intellectuel de Falardeau : «Aussi, ce livre n'est qu'un jalon dans votre histoire et la nôtre. Il reste tant de tâches à poursuivre où vous continuerez de nous inspirer le goût des commencements.»<sup>218</sup> Le goût des commencements, n'est-ce pas ce qui ressort le plus des intentions de Falardeau?

Si l'on se réfère, d'une part, à ses recherches d'ordre morphologique, il est apparent que l'objectif de Falardeau était de proposer de nouvelles pistes de recherches, des horizons encore à découvrir, que ce soit sur la famille, les classes sociales ou encore la paroisse. Pour lui, la ville de Québec agissait à titre de laboratoire. En arpentant les rues, ses élèves devaient s'y pencher avec un regard de surplomb, au même titre qu'un scientifique se penche sur une cible quelconque à l'aide d'un microscope. «Comment, en effet, les convaincre, écrit alors Napoléon Leblanc, que pour devenir sociologues, il leur faudra se préparer à être différents des sociologues d'ici qui leur étaient familiers et dont la principale caractéristique était d'avoir des réponses à tout. Jean-Charles, poursuit-il, leur proposait au contraire que le sociologue, s'il refuse les réponses faciles à des questions sérieuses et difficiles, accepte d'abord la responsabilité d'étudier les facteurs et les tendances qui caractérisent les situations et d'en identifier les problèmes, pour en dégager par la suite les actions que ces situations rendent possibles. C'était soumettre les

---

<sup>217</sup> DUMONT, Fernand et Yves MARTIN, *Imaginaire social et représentations collectives : Mélanges offerts à Jean-Charles Falardeau*, op. cit.

<sup>218</sup> Ibid., p. 10.

étudiants à un dépaysement pour lequel ils n'étaient pas toujours préparés intellectuellement et psychologiquement.»<sup>219</sup>

Pour ce qui est de ses recherches à caractère physiologique, d'autre part, le procéder fut le même. Lorsque Falardeau se penchait sur le héros dans le roman québécois, sur la mythologie canadienne-française ou encore sur la sociologie du roman dans son ensemble, il le faisait dans une perspective sérieuse et objective. Il n'avait qu'une seule visée : celle de suggérer des pistes de recherches. «Ce qui importe, écrit-il en ce sens, est de poser les questions que nous estimons capitales. Seule une saisie de toutes les dimensions importantes qui circonscrivent l'homme en situation peut nous permettre de formuler des interrogations valables à son sujet, qu'il s'agisse de ses visions du monde, de ses attitudes, de ses croyances, de ses conduites étonnantes ou de ses espoirs. Approche existentialiste, ajoute-t-il alors, peut-être; approche directe et globale, sûrement. Approche qui ne peut, non plus, méconnaître ce qu'a à nous proposer une sociologie de la culture et de la connaissance.»<sup>220</sup>

Si plusieurs lui ont reproché un certain manque épistémologique, que c'est d'avoir étudié les canadiens-français dans l'optique québécoise uniquement, ou de s'être attardé à la littérature canadienne-française avec des échantillonnages littéraires insuffisants, reprenons tout de même ses propres mots et avouons-nous, sociologues actuels, que sans Falardeau, nous «ne serions pas tout à fait ce que nous sommes.» «Il n'y a sans doute pas un seul type du sociologue idéal du Québec futur, écrivait Falardeau. Je vois toutefois les

---

<sup>219</sup> LEBLANC, Napoléon, «Témoignage», tiré de DUMONT, Fernand et Yves MARTIN, *Imaginaire social et représentations collectives : Mélanges offerts à Jean-Charles Falardeau*, op. cit., p. 24.

<sup>220</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, *Imaginaire social et littérature*, op. cit., p. 141 et 142.

authentiques sociologues existants et à venir de plus en plus préoccupés de théorie, de plus en plus incités à articuler leurs réflexions à des questions d'épistémologie. Notre discipline, continue-t-il, assume l'expérience de son passé comme science et dépassant certaines de ses auto-interrogations, devrait réaliser les bonds qui la destinent, j'en ai toujours l'espoir, à se constituer en une vaste anthropologie cohérente. Elle seule est en mesure d'y parvenir.»<sup>221</sup>

Mais outre le fait que Falardeau fut un véritable défricheur pour sa discipline et qu'il inspirait souvent le désir des commencements à ses collègues, il visait aussi avec beaucoup de ténacité à rendre la sociologie apolitique. D'ailleurs, ses réflexions sur l'avenir des universités, par exemple, en furent la preuve indéniable. Nous pouvons ainsi répondre à notre problématique de départ. Falardeau apparaissait réticent aux intellectuels se laissant entraîner trop profondément dans un paradigme quelconque, le marxisme, par exemple. Selon lui, au lieu de suggérer des questionnements détachés de tout point de vue, un chercheur, une fois accroché à un paradigme particulier, se détache de toute objectivité et propose des solutions biaisées, des réponses trop souvent subjectives.

«Il serait déplorable, écrit-il, que la sociologie au Québec s'engageât dans la joyeuse facilité, dans le laisser-aller, en définitive dans la médiocrité. Il serait surtout catastrophique qu'un dogmatisme inspiré soit du marxisme, soit de quelque autre idéologie unidirectionnelle vînt stériliser le souci d'objectivité et l'esprit inventif. Ici encore et davantage, ajoute-t-il, il faut crier gare. Tout sectarisme paralyse la recherche authentique. Aussi bien, nous avons consacré de longs et nécessaires efforts, il n'y a pas si longtemps, à nous décrocher d'une doctrine religieuse de conserve : or, celle-ci, tout

<sup>221</sup> FALARDEAU, Jean-Charles, «Itinéraire sociologique», *op. cit.*, p. 227.

compte fait, semblait bénigne si on la compare aux nouveaux dictats qui prétendent caporaliser la libre pensée. Il serait étrangement paradoxal, affirme-t-il en bout de piste, que nous ayons dorénavant à lutter contre des intransigeances plus rigoureuses que les premières...»<sup>222</sup>

En faisant référence à notre problématique de départ, qui consistait à savoir si la pensée de Jean-Charles Falardeau s'insérait, comme d'autres sociologues québécois, dans une sorte de sectarisme non scientifique, inspiré par exemple du nationalisme ou d'une doctrine religieuse, je pense que nous pouvons affirmer qu'au contraire, celle-ci a plutôt fait preuve d'une grande liberté de pensée. Je crois donc que l'objectif poursuivi par cette thèse a donc été atteint. Rappelons que la présente étude cherchait à garder la mémoire de Falardeau vivante en essayant d'élucider quelles étaient les intentions derrière l'œuvre laissée par ce dernier.

Falardeau, en plus d'être un phare pour au moins deux générations de sociologues, fut sans aucun doute celui qui inspirait aussi la nouveauté, l'insolite des questions et des énoncés. Ses études, autant morphologiques que physiologiques, les enjeux et débats l'ayant animé, ainsi que sa correspondance, furent tous et toutes le résultat de découvertes très enrichissantes et instructives. Pour ce qui est des personnalités ayant agi en tant que source d'influence sur le sociologue québécois, elles furent, dans un intérêt plus personnel, d'autant plus captivant. D'ailleurs, dans une étude ultérieure de plus grande envergure, une thèse de doctorat, peut-être, il serait intéressant de pousser davantage notre réflexion à savoir quelles ont été les principales sources

---

<sup>222</sup>

Ibid., p. 226.

intellectuelles des tout premiers sociologues québécois (Chicago, Harvard, Kingston, Sorbonne, etc.) durant la phase d'existence de la sociologie québécoise.

Le travail de Falardeau pour la sociologie au Québec en est un de défricheur et de pionnier. Ayant été le premier à l'enseigner, il a su se donner entièrement à sa discipline. Cet érudit penseur voulait faire de la sociologie une véritable profession, une science objective et apolitique. Grand universitaire, il a su agir telle une lampe éclairant la route à suivre en ce qui à trait aux recherches à entreprendre. En reprenant les mots du sociologue Simon Langlois, réservons-lui tout le mérite qui lui revient : «Le Québec d'aujourd'hui doit beaucoup à des intellectuels comme Jean-Charles Falardeau. Nous sommes maintenant nombreux à travailler sur le chantier qu'il a commencé à déchiffrer. Son œuvre et son enseignement seront encore longtemps une source d'inspiration pour mener à bien nos tâches.»<sup>223</sup>

---

<sup>223</sup>LANGLOIS, Simon, «Critique social et critique littéraire», *op. cit.*, p. 12.

## 7. Bibliographie

ANGERS, Maurice, «*Initiation pratique à la méthodologie des sciences humaines 3<sup>e</sup> édition*», Anjou, Les Éditions CEC inc., 2000, 226 pages.

BELLEAU, André, «Jean-Charles Falardeau», *Liberté*, vol. 10, no. 5 et 6, septembre-décembre 1968, pp. 85-86.

BERNATCHEZ, Marie-Claude, «*Flamme, suivi de l'analyse sociologique de six romans québécois*», Laval, université Laval, 1993, 124 pages.

DEMOLINS, Edmond, «*A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons*», Paris, Firmin-Didot et Cie, s.d.

DE ROUSSAN, Jacques, «L'essor des sciences sociales au Canada français», *Livres et auteurs canadiens* – 1964, Montréal, Juponville, 1965, pp. 126.

DE TOURVILLE, Henri, «*Histoire de la formation particulariste. L'origine des grands peuples actuels*», Paris, Firmin-Didot et Cie, s.d.

DUMONT, Fernand et Yves MARTIN (dir.), «*Imaginaire social et représentations collectives : Mélanges offerts à Jean-Charles Falardeau*», Laval, Les Presses de l'Université Laval, 1982, 441 pages.

DUMONT, Fernand et Jean-Charles FALARDEAU (éd.), «*Littérature et société canadiennes-françaises*», Deuxième colloque de la revue *Recherches sociographiques* du département de sociologie de l'Université Laval, Presses de l'Université Laval, 1965, 272 pages.

DUMONT, Fernand et Yves MARTIN, (sous la direction de) «*Situation de la recherche sur le Canada français*», Les Presses de l'Université Laval, Québec, 1962, 296 pages.

DUMONT, Fernand et Jean-Charles FALARDEAU, «Pour la recherche sociographique au Canada français», *Recherches sociographiques*, vol. 1, no. 1, 1960, pp. 3-5.

ETHIER-BLAIS, Jean, «Les lettres québécoises : Notre société et son roman», *Le Devoir*, 18 mars, 1967.

FALARDEAU, Jean-Charles, «Un grand aîné de nos sciences de l'homme. Hommage à Victor Barbeau», *Recherches sociographiques*, vol. 20, no. 1, 1979, pp. 119-126.

FALARDEAU, Jean-Charles, «Préface» de l'ouvrage de Christian MORISSONNEAU, «*La Terre promise : Le mythe du Nord québécois*», Montréal, Hurtubise, 1978, pp. 13-22.

FALARDEAU, Jean-Charles, «Étienne Parent : patriote, polémiste et prophète», *L'essai québécois*, Archives des lettres canadiennes, VI.

FALARDEAU, Jean-Charles, «Étienne Parent, 1802-1874, biographie, textes et bibliographie», Montréal, La Presse, 1975, 340 pages.

FALARDEAU, Jean-Charles, «En parlant de la ville», Préface de l'œuvre de Roger LEMELIN, «*Au pied de la pente douce*», Montréal, La Presse, 1975, pp. 1-20.

FALARDEAU, Jean-Charles, «Itinéraire sociologique », *Recherches sociographiques*, vol. XV, n° 2-3, mai-décembre 1974, pp. 219-227.

FALARDEAU, Jean-Charles, «Antécédents, débuts et croissance de la sociologie au Québec», *Recherches sociographiques*, vol. 15, nos 2-3, mai-août 1974, pp. 135-165.

FALARDEAU, Jean-Charles, «*Imaginaire social et littérature*», Préface de Gilles MARCOTTE, Montréal, Hurtubise, 1974, 152 pages.

FALARDEAU, Jean-Charles, «*Problématique d'une sociologie du roman*», Thèse de doctorat, Québec, Université Laval, 1972, 82 pages.

FALARDEAU, Jean-Charles, «Étienne Parent», *Dictionnaire biographique du Canada*, Québec et Toronto, Presses de l'Université Laval / University of Toronto Press, 1972, pp. 633-641.

FALARDEAU, Jean-Charles, «L'évolution de nos structures sociales», dans RIOUX, Marcel et MARTIN, Yves (éds), *La société canadienne française*, Montréal, Hurtubise HMH, 1971, pp. 119-133, la version utilisée ici, est la version électronique tirée du site Internet : *Les Classiques des sciences sociales*, [en ligne], <http://www.uqac.ca/Classiquesdessciencesociales/>, site Web visité le 05 août 2008, 28 pages.

FALARDEAU, Jean-Charles, «Les recherches sociologiques, anthropologiques et psychologiques sur la religion vécue au Québec français», *Cahiers d'études des religions populaires*, X, Montréal, Institut d'études médiévales, mars 1971, ronéotypé, pp. 4-21.

FALARDEAU, Jean-Charles, «Rôle et importance de l'Église au Canada français», dans RIOUX, Marcel et MARTIN, Yves (éds), *La société canadienne française*, Montréal, Hurtubise HMH, 1971, pp. 348-361, la version utilisée ici, est la version électronique tirée du site Internet : *Les Classiques des sciences sociales*, [en ligne], <http://www.uqac.ca/Classiquesdessciencesociales/>, site Web visité le 05 août 2008, 24 pages.

FALARDEAU, Jean-Charles et Pierre DE GRANDPRÉ «Jean-Charles Falardeau» tiré de MARCEL, Jean, Jean-Charles FALARDEAU, Pierre DE GRANDPRÉ et Michel BROCHU, «L'essai, de 1945 à nos jours» in DE GRANDPRÉ, Pierre (dir.), «*Histoire de*

*la littérature française du Québec*» Tome IV, Montréal, Librairie Beauchemin Limitée, 1969, pp. 319-322.

FALARDEAU, Jean-Charles, «L'évolution du héros dans le roman québécois», *Littérature canadienne-française*, Conférences J. A. De Sève, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1969, 235-266.

FALARDEAU, Jean-Charles, «Le Québec n'est plus un passé mais un avenir», *Revue de l'Institut de sociologie*, no 1, 1968, Bruxelles: Université libre de Bruxelles, pp. 73-78.

FALARDEAU, Jean-Charles, «Vie intellectuelle et société au début du siècle : continuité et contrastes», dans DE GRANDPRÉ, Pierre (éd.), *Histoire de la littérature française du Québec*, Montréal, Beauchemin, 1968, tome 1, chapitre 1, pp. 19-33.

FALARDEAU, Jean-Charles et Philippe, GARIGUE, «Léon Gérin et l'Habitant de Saint-Justin», Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1968, 181 pages.

FALARDEAU, Jean-Charles, «Notre société et son roman», Montréal, Hurtubise, 1967, 234 pages.

FALARDEAU, Jean-Charles, «Léon Gérin : His Life and Work», *French-Canadian Thinkers of the Nineteenth and Twentieth Centuries*, Four o'clock Lectures (edited by Laurier L. LaPierre), Montréal, McGill University Press, 1966, pp. 59-75.

FALARDEAU, Jean-Charles, «Thèmes sociaux et idéologies dans quelques romans canadiens-français du XIXe siècle», *Études françaises*, II, 4, juin 1966, pp. 11-38.

FALARDEAU, Jean-Charles, «Évolution des structures sociales et des élites au Canada français», *Structures sociales du Canada français*, SYLVESTRE, Guy (éd.), Études de membres de la section 1 de la Société royale du Canada, Presses de l'Université Laval / University of Toronto Press, 1966, pp. 3-13.

FALARDEAU, Jean-Charles, «Les paroisses dans nos villes : aujourd'hui et demain», *Communauté chrétienne*, IV, 24, novembre-décembre 1965, pp. 481-489.

FALARDEAU, Jean-Charles, «La génération de *La Relève*», *Recherches sociographiques*, vol. 6, no. 2, 1965, pp. 123-133.

FALARDEAU, Jean-Charles, «L'essor des sciences sociales au Canada français», Québec, Ministère des affaires culturelles, 1964, 65 pages.

FALARDEAU, Jean-Charles, «Les milieux sociaux dans le roman canadien-français contemporain», *Recherches sociographiques*, V, 1-2, janvier-août 1964, pp. 123 à 144.

FALARDEAU, Jean-Charles, «Le désir du départ dans quelques anciens romans canadiens» dans la revue *Recherches sociographiques*, IV, 2, mai-août 1963, pp. 219-223.

FALARDEAU, Jean-Charles, «Le sens de l'œuvre sociologique de Léon Gérin», *Recherche sociographiques*, vol. 4, no. 3, septembre-décembre 1963, pp. 265-289.

FALARDEAU, Jean-Charles, «Les recherches religieuses au Canada français», *Recherches sociographiques*, vol. 3, no. 1-2, 1962, pp. 209-228.

FALARDEAU, Jean-Charles, «*Roots and Values in Canadian Lives*», Toronto, University of Toronto Press, 1961, 62 pages.

FALARDEAU, Jean-Charles, «Le Canada français aujourd'hui et demain» dans la revue *Recherches et Débats*, Paris, Librairie Arthène Fayard, Cahier no. 34, mars 1961, pp. 79 à 88.

FALARDEAU, Jean-Charles, «Lettre à un ami français», *Cité libre*, nouvelle série, XI, 33, janvier 1961, pp. 8-9.

FALARDEAU, Jean-Charles, «La situation des arts au Canada», *Le Devoir*, samedi, 13 mai 1961, p. 11.

FALARDEAU, Jean-Charles, «Mon ami Léon Gérin», *Cité libre*, XI, 26, avril 1960, pp. 27.

FALARDEAU, Jean-Charles et Mason WADE (dir.), «*La dualité canadienne : Essai sur les relations entre Canadiens français et Canadiens anglais*», Toronto et Québec, University of Toronto Press / Presses de l'Université Laval, 1960, 427 pages.

FALARDEAU, Jean-Charles, «Léon Gérin : une introduction à la lecture de son œuvre», *Recherches sociographiques*, vol. 1, no. 2, avril-juin 1960, pp. 123-160.

FALARDEAU, Jean-Charles, «Actualité d'Edmond de Nevers», *Cité libre*, nouvelle série, XI, 25, mars 1960, pp. 21 et 30.

FALARDEAU, Jean-Charles, «Asselin avait-il raison?», *Cité libre*, nouvelle série, XI, 24, janvier 1960, pp. 30 et 31.

FALARDEAU, Jean-Charles, «Arthur Buies, l'anti-zouave», *Cité libre*, nouvelle série, XI, 27, mai 1960, pp. 25 et 32.

FALARDEAU, Jean-Charles, «Notre culture : un phare ou une lampe de sanctuaire?», *Le Devoir*, numéro du cinquantenaire, 29 janvier 1960, p. 25;

FALARDEAU, Jean-Charles, «Il y aura de grandes œuvres à condition d'oublier affinités, influences, dettes intellectuelles...», *Le Devoir*, supplément littéraire, samedi, 16 avril 1960, p. 9

FALARDEAU, Jean-Charles, «Droits de l'homme et politique canadienne», *Cité Libre*, nouvelle série, XI, 29, août-septembre 1960, pp. 28 et 29.

FALARDEAU, Jean-Charles, «Lettre à mes étudiants : À l'occasion des vingt ans de la Faculté des sciences sociales de Québec», *Cité libre*, 23, mai 1959, p. 8.

FALARDEAU, Jean-Charles, «Périls pour l'université», dans «Les chaînes de Prométhée», *Liberté* 59, I, 2, mars-avril 1959, pp. 3-12.

FALARDEAU, Jean-Charles, «Les chaînes de Prométhée», *Liberté*, vol. I, no. 2, mars-avril 1959, pp. 3-12.

FALARDEAU, Jean-Charles, «Nos deux littératures-miroirs», *Le Devoir*, supplément littéraire, samedi, 28 novembre 1959, p. 25

FALARDEAU, Jean-Charles, «Les deux littératures canadiennes», *Le Devoir*, Montréal, le 28 novembre 1959:

FALARDEAU, Jean-Charles, «Léon Gérin», *Encyclopedia Canadiana*, Ottawa, The Canadiana Company Limited, 1958, IV, pp. 352.

FALARDEAU, Jean-Charles, «Sociology», *Encyclopedia Canadiana*, The Encyclopedia of Canada, The Grolier Society of Canada Limited, 1958, 1960, 1962, tome 9, pp. 358-359.

FALARDEAU, Jean-Charles, «Pendant que Godot nous attend», *Le Devoir*, supplément littéraire, samedi, 15 novembre 1958, pp. 27.

FALARDEAU, Jean-Charles, «Le T.R.P. Georges-Henri Lévesque et la Faculté des sciences sociales de Québec», *Revue dominicaine*, LXII, 1, janvier-février 1956, pp. 49-52.

FALARDEAU, Jean-Charles, «Préface» de «*La grève de l'amiante : une étape de la révolution industrielle au Québec*», collectif sous la responsabilité de Frank Scott et Jean-Charles Falardeau, sous la direction de Pierre-Elliott Trudeau, Montréal, Cité Libre, 1956, p. XI-XVIII.

FALARDEAU, Jean-Charles, «*Essais sur le Québec contemporain*», Québec, Les Presses de l'université Laval, 1953, 260 pages.

FALARDEAU, Jean-Charles, «Sociologie de la paroisse», *Sciences sociales du Canada*, XXXe session (edmundston), Montréal, Institut social populaire, 1953, pp. 136-147.

FALARDEAU, Jean-Charles, «Les universités et la société», *Mission de l'université*, compte rendu de Carrefour 52, Montréal, Beauchemin, 1952, pp. 40-56.

FALARDEAU, Jean-Charles, «Rôle et importance de l'Église au Canada français», *Esprit*, 193-194, août-septembre 1952, pp. 214-229.

FALARDEAU, Jean-Charles, Albert FAUCHER et Maurice TREMBLAY, «*Les allocations familiales à Québec*», Faculté des sciences sociales, Québec, décembre 1951, ronéotypé, 107 pages.

FALARDEAU, Jean-Charles, «Les recherches de sociologie religieuse au Canada», *Lumen vitae*, Bruxelles, VI, 162, 1951, pp. 127-142 (article aussi traduit en anglais sous le titre : Religious Sociology in Canada).

FALARDEAU, Jean-Charles, «Réflexion sur nos classes sociales», *Nouvelle revue canadienne*, I, 3, juin-juillet 1951, pp. 2-9.

FALARDEAU, Jean-Charles, «Parish research in Canada», dans NUESSE, C.J. et Thomas J. HARTE (éds), «*The Sociology of the Parish*», Milwaukee, Bruce Publishing, 1951, Appendix A, pp. 323-332.

FALARDEAU, Jean-Charles, «Géographie humaine et sociologie», *La Revue de l'Université Laval*, V, 2, octobre 1950, pp. 3-19.

FALARDEAU, Jean-Charles, «*Orientations nouvelles des familles canadiennes-françaises*», Conférence prononcée au Congrès régional sur les loisirs familiaux de Montréal, Québec, Faculté des Sciences sociales de l'Université Laval, 1949, pp. 6,7 et 8.

FALARDEAU, Jean-Charles, «Analyse sociale des communautés rurales», *La Revue de l'Université Laval*, IV, 3, novembre 1949, pp. 210-217.

FALARDEAU, Jean-Charles, «Qu'est-ce que la sociologie?», *Culture*, X, 1949, pp. 250-261.

FALARDEAU, Jean-Charles, «The Parish as an institutional type», *The Canadian Journal of Economics and Political Science*, XV, 3, August 1949, pp. 353-367.

FALARDEAU, Jean-Charles et Maurice LAMONTAGNE, «The life-cycle of French-Canadian urban families», *The Canadian Journal of Economics and Political Science*, XIII, 2, mai 1947, 233-247.

FALARDEAU, Jean-Charles, «A survey of Quebec city families», *Canadian Journal of Public Health*, XXXVIII, 11, novembre 1947, pp. 515-527.

FALARDEAU, Jean-Charles et Jean-Charles BONENFANT, «*Cultural and political implications of French-Canadian nationalism*», The Canadian Historical Association, Report of the Annual Meeting Held at Toronto, May 23, 24, 1946 : pp. 56 à 73.

FALARDEAU, Jean-Charles, «*Quelques épines du fédéralisme canadien*», Canada : Relations Abroad, Some Problems at Home, Toronto, The Canadian Institut of International Affairs, Report of the Twelfth Annual Study Conference at Kingston, May 26, 27, 1945, pp. 15 à 23.

FALARDEAU, Jean-Charles, Gonzalve POULIN et Roger MARIER, «*Le logement à Québec*», Québec, Cap Diamand, Faculté des sciences sociales Université Laval, mai 1944, 47 pages.

FALARDEAU, Jean-Charles, «*Évolution et métabolisme contemporain de la ville de Québec*», *Culture*, V, no. 2, juin 1944, pp. 121-131.

FALARDEAU, Jean-Charles, «*Analyse sociale des communautés rurales*», Québec, *Cahiers de l'École des sciences sociales*, Éditions du Cap Diamant, III, 4, juillet 1944, 31 pages.

FALARDEAU, Jean-Charles, Maurice TREMBLAY, Maurice LAMONTAGNE, Roger, MARIER et Jean-Pierre DESPRÉS, «*Mémoire sur les allocations familiales*», collectif préparé à la requête d'un Comité de la Commission permanente du Conseil supérieur du travail de la Province de Québec, mai 1944, ronéotypé, 81 pages.

FALARDEAU, Jean-Charles, «*Problems and First Experiments of Social Research in Quebec*», *The Canadian Journal of Economics and Political Science / Revue canadienne d'Economique et de Science politique*, Vol. 10, No. 3, (Aug., 1944), pp. 365-371.

FALARDEAU, Jean-Charles, «*Paroisses de France et de Nouvelle-France au XVIIe siècle*», Québec, Cahiers de l'École des sciences sociales de Laval, Éditions du Cap Diamant, II, 7, 38 pages.

FALARDEAU, Jean-Charles, «*Rencontre de deux mondes : La crise d'industrialisation du Canada français*», Montréal, Éditions Lucien Parizeau, 1944, 388 pages.

FALARDEAU, Jean-Charles, «*D'une culture canadienne-française. On ne «dirige» pas une culture*», *L'Action nationale*, vol. 17, no. 3, mars 1941, la version utilisée ici, est la version électronique tirée du site Internet : *Les Classiques des sciences sociales*, [en ligne], <http://www.uqac.ca/Classiquesdessciencessociales/>, site Web visité le 05 août 2008, 9 pages.

FERRAN, Marie-Élisa, «*Analyse de la vision du monde dans l'oeuvre de Jean-Charles Falardeau, à la lumière de la théorie de Lucien Goldman*», présenté à James de Finney, Edmundston, L'Auteur, 1980, 52pages.

FOURNIER, Marcel, «Les sciences sociales et les institutions. En hommage à Jean-Charles Falardeau», in LEMIEUX, Vincent, «*Les institutions québécoises: leur rôle, leur avenir*», Colloque du 50e anniversaire de la Faculté des sciences sociales de l'Université Laval, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1990, pp. 297-312.

FOURNIER, Marcel, «Jean-Charles Falardeau (1914-1989), sociologue et universitaire», *Sociologie et sociétés*, vol. 21, no 1, avril 1989, pp. 205-207.

FOURNIER, Marcel, «*L'entrée dans la modernité. Science, culture et société au Québec*», Montréal, Saint-Martin, 1986, 239 pages.

GAGNÉ, Gilles et Jean-Philippe WARREN (choix de textes et présentation par), *Sociologie et valeurs : quatorze penseurs québécois du Xxe siècle*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2003, 393 pages.

GAGNON, Nicole, «Le département de sociologie (1943-1970)», dans Albert Faucher (dir.), *Cinquante ans de sciences sociales à l'Université Laval. L'histoire de la Faculté des sciences sociales (1938-1988)*, Sainte-Foy, Faculté des sciences sociales de l'Université Laval, 1988, pp. 75-130.

GÉRIN, Léon, «*Le type économique et social des Canadiens. Milieux agricoles de tradition française*», Montréal, Éditions de l'Action canadienne-française, 1938, 218 pages.

GÉRIN, Léon, «*Vocabulaire pratique de l'anglais au français. A l'usage des Canadiens engagés dans l'agriculture, le commerce, l'industrie, les professions libérales, les emplois publics, les affaires et la politique*», Montréal, Albert Lévesque, 1937, 302 pages.

GÉRIN, Léon, «*L'habitant de Saint-Justin. Contribution à la géographie sociale du Canada*», MSRC, 2<sup>e</sup> série, IV, 1898, pp. 139-216.

HAMELIN, Jean, «Compte rendu de l'ouvrage recensé suivant : Jean-Charles Falardeau, Étienne Parent, 1802-1874», *Recherche sociographiques*, vol. 19, no. 1, 1978, pp. 140-141.

HARE, John, Notre société et son roman, *Histoire sociale*, no. 3, 1969, pp. 132-135.

« Histoire administrative / notice biographique », *Fonds d'archives Jean-Charles Falardeau de l'Université Laval* [en ligne], <http://site.rdaq.qc.ca/ArchivesUniversiteLaval/>, site Internet visité le 12 juin 2008.

HUGHES, Everett-C., «*French Canada in transition*», Chicago, University of Chicago Press, 1943, 227 pages.

LANGLOIS, Simon et Jean-Charles FALARDEAU, « Jean-Charles Falardeau, 1914-1989 », se référant au Père Georges-Henri Lévesque, o. p., *Recherches sociographiques*, vol. 30, no. 1, 1989, pp. 7-16.

LAPOINTE, Nathalie, «*La progression de l'héroïne balzacienne à travers le cycle Vautrin*», Laval, Université Laval, 1990, 94 pages.

LE BRAS, Gabriel, «*Études de sociologie religieuse*», Paris, P.U.F., 1955, 2 volumes.

LÉGARÉ, Claire, *Bibliographie analytique de M. Jean-Charles Falardeau*, précédée d'une biographie, préface du R. P. Gonzalve Poulin, o.f.m., Québec, Université Laval, École de bibliothéconomie, 1953, 68 pages.

LE PLAY, Frédéric, «*L'Organisation de la famille selon le vrai modèle signalé par l'histoire de toutes les races et de tous les temps*», Paris, Téqui, 1871.

LE ROUX, Robert, «Fernand Dumont et la sociologie durkheimienne», *Recherches sociographiques*, vol. 42, no. 2, 2001, pp. 283-297.

MARCOTTE, Gilles, «Compte rendu de l'ouvrage recensé suivant : Jean-Charles Falardeau, Notre société et son roman», *Recherches sociographiques*, vol. 8, no. 2, 1967, p. 227-230.

MINER, Horace, «*Saint-Denis, a French-Canadian Parish*», Chicago, University of Chicago Press, 1939, 283 pages. Ouvrage traduit en français par Jean-Charles Falardeau et Edouard BARSAMIAN, «*Saint-Denis : un village québécois*», (présentation de Jean-Charles Falardeau), Lasalle, Hurtubise, 1985, 392 pages.

MORISSONNEAU, Christian, *La Terre promise : Le mythe du Nord québécois*, Montréal, Hurtubise HMH, 1978, 214 pages.

ROBERGE, Vincent, «*L'imaginaire populaire et les écrivains-conteurs du dix-neuvième siècle. Étude comparative du conte québécois et du conte breton*», Laval, Université Laval, 1998, 94 pages.

ROBERT, Guy, «Un ensemble d'approximations», *Canadian Literature*, no. 25, été 1965, pp. 67-69.

ROBIDOUX, Réjean, «Littérature et société canadiennes-françaises», *Livres et auteurs canadiens*, - 1964, Montréal, Jumonville, 1965, pp. 98.

ROCHER, Guy, «Témoignages», tiré de Fernand DUMONT et Yves MARTIN, *Imaginaire social et représentations collectives : Mélanges offerts à Jean-Charles Falardeau*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1982, pp. 39 et 40.

SAVARD, Pierre, «Compte rendu de l'ouvrage recensé suivant : FALARDEAU, Jean-Charles et Philippe GARIGUE, Léon Gérin et l'habitant de Saint-Justin, Les Presses de l'Université de Montréal, 1968, 179 pages.», *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, vol. 23, no. 4, 1970, pp. 614-615.

TURCOTTE, Raymond, «Notre société et son roman», *Livres et auteurs canadiens - 1967*, Montréal, 1968, pp. 129-130.

WARREN, Jean-Philippe, «*L'engagement sociologique : La tradition sociologique du Québec francophone (1886-1955)*», Montréal, Boréal, 2003, 447 pages.

WARREN, Jean-Philippe, «*La tradition sociologique québécoise francophone (1886-1955) : Jalons pour une sociologie de la connaissance*», Montréal, Université de Montréal, 2002, 684 pages.

## 8. Filmographie

*Jean-Charles Falardeau I et II*, [2 enregistrements vidéo], (1980), réalisé par Michel Côté, avec Jean-Charles Falardeau.

*100 Québécois qui ont fait le XXe siècle : Les semeurs d'idées*, [enregistrement vidéo], (2004), réalisé par l'Office national du film du Canada, avec Mira Falardeau.